

EXCELSIOR

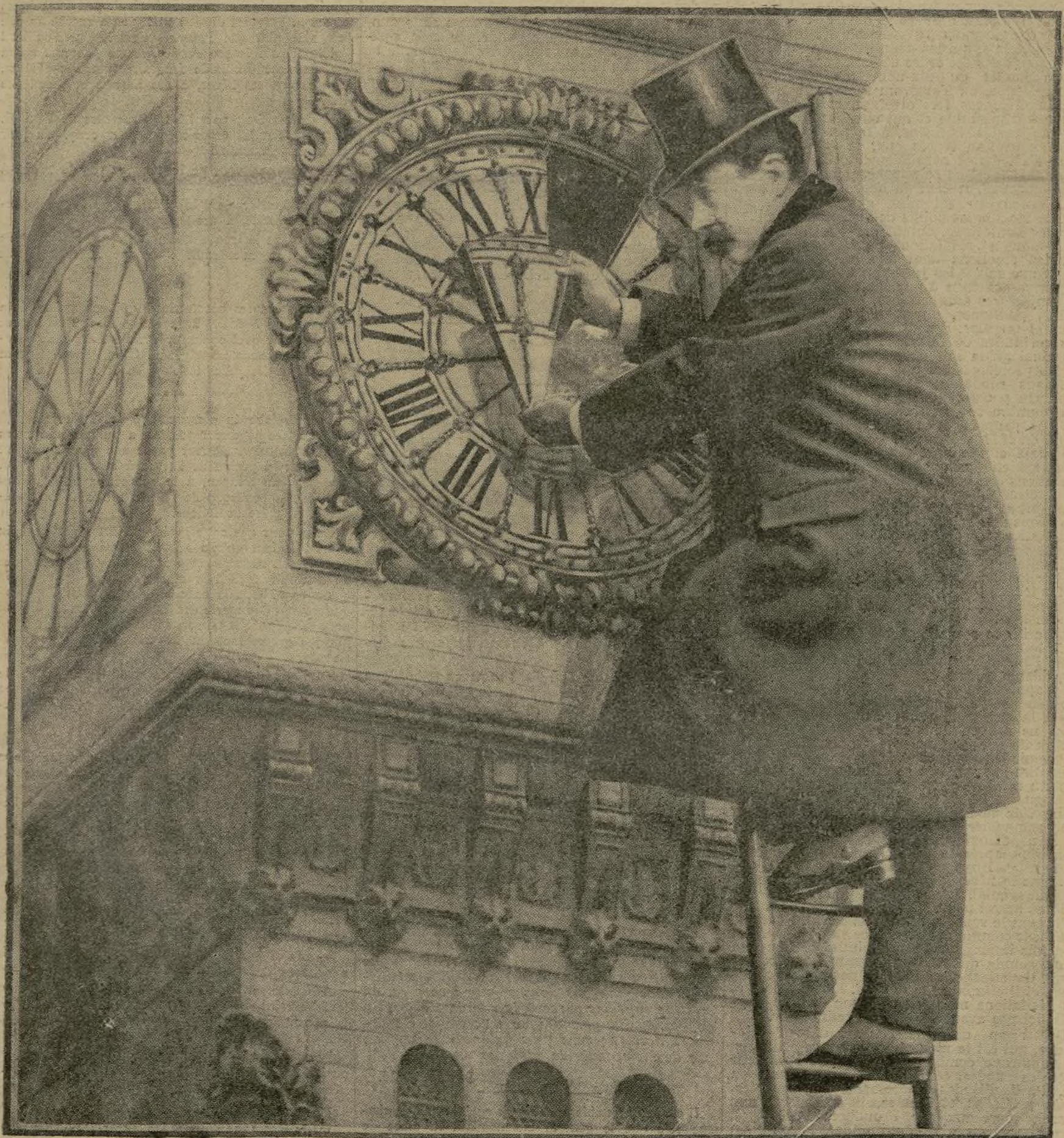
Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
 France... Un an, 33 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
 Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
 à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
 Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

M. Painlevé nous rend l'heure qu'il nous avait prise



Depuis la nuit du 14 au 15 juin dernier, une heure avait été prélevée sur le cadran français. M. Painlevé, ministre de l'Instruction publique, qui avait fait voter cette décision à la Chambre, avait pris soin de prévenir qu'il tenait cette heure en réserve et qu'il nous la rendrait avant l'aube du 1^{er} octobre. C'est ainsi que la journée du 30 septembre — aujourd'hui même — aura une heure de plus, pour racheter le 14 juin qui avait été écourté d'autant.

Ayuntamiento de Madrid

LA CRITIQUE EN FRANCE APRÈS LA GUERRE

La renaissance de la librairie française après la guerre est une question qui préoccupe à l'heure actuelle tous les esprits réfléchis. On sait comment l'édition allemande, méthodiquement dirigée par les commerçants de Leipzig — la ville du livre — était arrivée à essaimer peu à peu sur le monde entier, à l'aide notamment de catalogues bien faits et de notices substantielles. Mais la principale cause de notre retard en ce domaine, à mon avis, était la disparition presque complète, chez nous, de la haute critique littéraire. J'appelle ainsi la critique qui ne se contente pas d'énoncer sur l'œuvre d'un auteur un jugement sommaire, mais qui cherche à pénétrer le tour d'esprit de cet auteur, l'intention de cette œuvre, et qui les relie au mouvement d'ensemble de la littérature nationale, qui les définit et les situe. Nous avons eu, dans cet ordre d'idées, pendant la seconde moitié du dix-neuvième siècle, un Sainte-Beuve, un Taine, un Renan, un Lemaitre, intelligences fort diverses, mais capables de vues d'ensemble et qui ouvrirent à la pensée de vastes horizons, à la production des voies nouvelles. Après eux, la critique française s'est tue et parallèlement l'édition française a souffert de ce silence. Il faut souhaiter un renouveau. Il faut au besoin le provoquer.

Ce renouveau est plus que probable. La guerre modifie les points de vue. Elle fait plus : elle les bouleverse, autant par les indications, corrections et révélations qu'elle apporte, que par les émotions dont elle les accompagne. Quels que soient les jugements portés sur elle, la guerre substitue à une foule d'hypothèses et de conjectures économiques, balistiques, financières, politiques, physiologiques, psychologiques et morales, des expériences concluantes, des certitudes de fait. Elle peut être considérée ainsi qu'un immense laboratoire sanglant, où les problèmes les plus variés reçoivent des solutions soudaines et fréquemment imprévues. On pourrait dresser le tableau d'un certain nombre de poucifs et de préjugés, sur la vie des peuples et des individus, qui avaient cours en 1913, et que vingt-six mois de tension nationale et héroïque ont détruits. Il a fallu reviser bien des calculs faux, bien des présumptions erronées, bien des supputations abusives, et cela dans tous les domaines. Les uns l'ont fait de bon cœur, les autres en rechignant, mais tous ont dû s'exécuter. Aux raisonnements traînants, et souvent obscurs, du temps de paix, la guerre fournit des solutions brutales, mais indiscutables, qui séparent la vérité du mensonge, le blanc du noir, l'utile du nocif. Elle fait le tri des principes, comme elle fait celui de la population. Nul ne peut se soustraire à ses conclusions.

La critique recueillera ces conclusions de la terrible épreuve de fer et de feu. Il y aura là, pour l'analyste, un ensemble de témoignages formidables, auprès duquel l'expérience de 1870-1871 apparaîtra comme un livre d'enfant. La bibliothèque de la guerre et de tout ce qui touche à la guerre va prendre une extension que nous ne soupçonnons même pas. La critique mettra de l'ordre dans ce chaos et transmettra à l'avenir les leçons de la période flamboyante. C'est dire que son rôle sera immense et comparable à celui d'un poète comme Homère quant à la guerre de Troie, d'un historien comme Thucydide quant à la guerre du Péloponèse, d'un romancier comme Balzac quant à la période napoléonienne. Il se peut que nous retrouvions, après la guerre, un lyrique comme Lamartine, Hugo ou Mistral. Mais il est certain que la nécessité fera surgir, en France, ce critique génial, lequel est d'ailleurs peut-être déjà né parmi nous. Vous le reconnaîtrez à ceci qu'il aura le sens de l'archie et de la hiérarchie des idées comme pas un et que sa doctrine sera à la fois inflexible et souple, inflexible dans sa ligne, souple quant aux personnes et aux auteurs. Il s'attachera au positif des choses et des gens, et il éliminera le négatif. Les balancés et les hésitations ne seront pas son fait. Je l'appelle ici par avance le grand rectificateur.

Quant on examine l'œuvre d'un Sainte-Beuve, qui est le plus réaliste de nos critiques, on remarque combien il a pris de l'ampleur avec les années, combien la sève a monté en lui. Parti d'études intéressantes et fouillées, mais partielles et locales, il est arrivé aux grands morceaux sur Proudhon, Port-Royal, Jomini, Chateaubriand, qui rendent le son plein et riche de la maîtrise. Il est allé du détail à l'ensemble, de la nuance à la couleur et des effets aux causes, au « Mères » de Goethe, d'un pas assuré. Ses erreurs, sa malignité passent du premier plan au second, puis au troisième. Que serait-ce, s'il s'était trouvé en présence d'un

événement aussi gigantesque, aussi ramifié que la guerre actuelle, s'il avait pu confronter ses images intérieures — qui dirigeaient sa plume — avec les foudroyantes illustrations de telles circonstances ! Mais au delà de Sainte-Beuve, et dans un cercle de maîtrise encore supérieur, nous avons Blaise Pascal, critique des critiques, polémiste des cimes, analyste des grandes profondeurs, et qui eût été de taille à se mesurer avec la guerre européenne. Car sa pitié, sa géométrie, sa finesse, son don de préciser l'infini et d'enclorre l'ouragan dans une formule, l'eussent ici égalé au fleau. Si le grand chef de guerre abrège la guerre en arrachant la victoire, le grand historien, le grand critique rendent la leçon de la guerre assimilable par l'humanité. Ils l'étreignent et ils la condensent. Nous n'avons ni Pascal, ni Sainte-Beuve ; mais l'esprit de l'un, la flamme de l'autre n'ont pas disparu de notre nation ; et l'on ne doit pas oublier que c'est le langage, éclairé par une crise extérieure ou intérieure, qui fait les auteurs et les guide : l'écrivain est le fils de son parler.

Nul ne siffle dans la forêt sombre sans que, de loin, un sifflet lui réponde. Je suis convaincu qu'il faut appeler, dans le roman, le drame ou la philosophie, ou la critique, pour qu'il vienne quelqu'un. Car la force de la timidité s'oppose à celle de la création ; et beaucoup plus de gens doutent d'eux-mêmes, sur les sommets de l'intelligence, que ne le suppose l'orgueil des sots. Appelons donc, à haute et intelligible voix, celui qui rendra demain, parmi tant de ruines, aux lettres françaises leur suprématie et leur élan, et qui, du même coup, donnera des ailes à notre édition. L'Allemagne n'a produit, depuis cinquante ans, ni un grand écrivain, ni un grand critique, et elle a encombré le monde de ses livres. Chassons-la de ce domaine usurpé, ainsi que de notre territoire ; complétons la bonne besogne de l'artillerie lourde par celle de notre imprimerie !

Civique.

Ce que l'on dit

En attendant...

C'est dans très peu de jours que sera clos le nouvel emprunt allemand : on nous signale le médiocre empressement des petits souscripteurs. Toutefois, il ne faut pas qu'on s'y méprenne en France : cet emprunt sera un succès apparent, comme les autres, attendu que c'est le même ! Je veux dire que c'est en autorisant, en pressant même les souscripteurs d'emprunter sur les titres du premier, qu'on a contracté le second, et ainsi de suite. Et c'est aussi de la sorte qu'un général, pour impressionner un parlementaire ennemi, faisait indéfiniment défiler devant ses yeux la même poignée de prisonniers, habillés d'uniformes différents.

Mais tout a une fin. Tout aura une fin, dans cette occasion, parce que la plaisanterie a trop duré. Il y a déjà les signes les plus clairs que l'emprunt actuel est le dernier qui présentera les apparences illusoire de la liberté. A mesure que la guerre se prolongera et que la pression des armes alliées se fera plus inquiétante, ce qui reste de confiance en Allemagne diminuera. Déjà cette confiance est fortement ébranlée : le gouvernement allemand a été obligé de faire savoir qu'il n'entrerait pas dans ses intentions d'appliquer de sa propre autorité les fonds des caisses d'épargne à l'emprunt. Mais que la nouvelle même en ait couru montre bien quelles craintes la situation financière de l'empire soulève dès ce moment.

L'emprunt forcé, signe manifeste de la disparition de tout crédit, étiquette de la faillite, est pour l'année prochaine. L'Allemagne ne l'évitera pas, nous le verrons. Et, à cet instant, nous pourrions nous réjouir : ce sera, en effet, le suprême sursaut, le suprême effort du gouvernement germanique aux abois. Sa défaite, alors, ne sera plus qu'une affaire, non pas de mois, mais de quelques semaines.

Pierre Mille.

Il est incontestable que, depuis quelque temps, chaque fois que le général commandant la place de Verdun fait donner ses troupes, le kronprinz opère un recul.

Or, on connaît le nom de ce général héroïque, qui vient d'être fait grand-officier de la Légion d'honneur. Il s'appelle le général Nivelle.

Nos poilus ont donc surnommé le kronprinz, « qui se sauve dès qu'on l'appelle », le chien de Nivelle. C'était fatal !

Et ils viennent de faire une collecte pour acheter au chien de Nivelle un collier d'honneur, où seront gravés ses titres impériaux.

Ce sera le « pendant » à la haute récompense que le fils de Guillaume II vient de recevoir de son père pour ses hauts faits devant Verdun. Et voilà !

Allons ! le moral est bon à Verdun !

Un théâtre du boulevard vient de reprendre un vieux succès d'Octave Feuillet.

L'œuvre de l'auteur du *Roman d'un jeune homme pauvre* semble retrouver auprès du public de 1916 son grand succès de la plus brillante période du second Empire.

Les « littéraires » de cette époque prétendaient que l'œuvre de Feuillet ne tiendrait pas « quelques années ». Flaubert disait : « Il y en a encore un que j'abomine plus que Ponsard, c'est le gas Feuillet ! J'ai lu trois fois son *Jeune homme pauvre*... qui a une place de dix mille francs, monte à cheval et, comme tous ses héros, a des albums et prend des sites. »

Rocheport était parmi les détracteurs de Feuillet. Mais Feuillet lui rendait coup pour coup. Un jour qu'on lui demandait :

— Vraiment, vous ne lui trouvez pas de talent, à Rocheport ?

Le romancier de l'Impératrice, après avoir regardé à gauche, à droite, répondit :

— Moi, je le trouve très médiocre, mais je serais désolé qu'on m'entendît : on me croirait jaloux de lui !

De nombreuses spectatrices, qui ont assisté à la première du *Sphinx*, à la Porte-Saint-Martin, ont désiré savoir quel couturier avait habillé Mlle Margel, dont le succès fut grand. C'est Jeanné Lanvin qui a signé les jolies toilettes de cette artiste.

Dernier écho du « couscous » des Tuileries.

Durant le joyeux repas, on a vu quelques noirs du Soudan sortir de leur poche une graine d'aspect exotique : la graine de l'arbre à beurre, ou *karité*. Elle sert, au Soudan, à la confection du couscous national, et beaucoup de soldats africains l'ont emportée en guise de fétiche.

Mais, pour que cette graine produise vraiment du beurre, il faut qu'elle s'amolisse un certain temps dans le sol. Aussi, quelques noirs ont-ils émis l'idée de l'enfouir dans l'Orangerie « pour le prochain couscous ». Ont-ils exécuté leur projet ? Les jardiniers de l'Orangerie des Tuileries pourront bientôt nous renseigner là-dessus, s'ils voient sortir de terre quelque germe inconnu de nos promenades parisiennes.

Toujours est-il que l'acclimatation à Paris de « l'arbre à beurre » serait très opportune à l'heure où la cherté du beurre cause tant de tracasseries au préfet de la Seine !

Aujourd'hui que Bucarest « donne la main » à Paris, n'est-il pas intéressant de rappeler que les principaux monuments de la capitale de la Roumanie sont dus à un architecte français, M. André Lecomte du Nouy ?

On sait que Lecomte du Nouy, l'un des correspondants les plus appréciés de l'Académie des Beaux-Arts, s'était dès longtemps fixé à Bucarest. Il y travaillait à « sa grande œuvre ». Carmen Sylva lui avait dit un jour :

— Les voyageurs de l'Orient s'écrient en arrivant ici : « Enfin ! Voici l'Europe ! »

— Majesté, avait répondu Lecomte du Nouy, ils s'écrieront désormais : « Enfin, voici... Paris ! »

Aussi, lorsqu'il est mort, au début de la guerre, la jeune reine de Roumanie a demandé à la famille la permission d'enterrer le zélé architecte dans la chapelle du palais royal de Bucarest.

Lecomte du Nouy fut l'auteur de cette chapelle où les victoires roumaines, demain, seront célébrées.

Du Poilu :

« Les Russes continuent à avancer, les Turcs montrent de la nervosité. Ils viennent de suspendre leur ministre de la Guerre. La dépêche ne dit pas si c'est de ses fonctions ou à la porte de son palais. »

Le Veilleur.

Journal d'un neutre

Maintes sont les preuves de l'excellent moral des Français; mais je n'en vois pas une si décisive que l'essor de leur esprit, comme si de rien n'était. Jamais (à mon humble jugement) ne furent en particulier les chroniqueurs plus badins, plus mordants ni plus légers. La lecture de leurs fantaisies est pour moi un délice.

Il me semble même que je saisis mieux leurs finesses allées. Je l'avoue sans vanité : avant la guerre, quelquefois, elles m'échappaient; ou bien, à l'occasion, elles me tapaient sur le système. Fûssé-je seul enfermé dans ma chambre, sans autre témoin que ma conscience, il m'arrivait de prendre l'air pincé, quand je lisais du succédané de Renan, et de me dire :

« Ah! mais, ah! mais, se gaussent-ils de moi ou non? Est-ce là de l'ironie, et dois-je entendre la contre-partie de l'apparence, ou l'argent comptant? »

Accordez-moi qu'il est agaçant de ne jamais savoir sur quel pied danser. Maintenant, je sais toujours.

D'où cet heureux progrès? Est-ce moi qui, à force de vivre ici et de respirer l'atmosphère, ai fait l'acquisition, ainsi dire, d'un sens nouveau? Est-ce l'esprit du Boulevard qui évolue et (je le dis encore humblement) se met à ma portée?

Des deux hypothèses, je pencherais plutôt vers la seconde, et voici, à l'appui de ladite, deux témoignages de mon expérience.

Je manque rarement les communications hebdomadaires faites à l'Académie des Sciences par ses membres ou correspondants. Je pris l'autre jour un vif intérêt à une, concernant les embryons de l'huître. La cause de cet intérêt, je le confesse, n'était pas moins égoïste que scientifique : c'est que j'ai fine gueule (je pense l'avoir déjà consigné en ce journal), et je ferais des extravagances pour le mollusque dont il s'agit.

Tout en me pénétrant de cette communication académique, laquelle par association d'idées me faisait venir l'eau à la bouche, j'avais comme un petit scrupule.

« Eh! Schœnzli, me disais-je, est-il convenable de si curieusement s'occuper des huîtres, quand les Boches sont à Noyon? Eh! me dis-je encore, tu n'es pas l'auteur principal du délit. L'auteur est ce naturaliste, qui manie tranquillement le microscope, tandis que les héros manient d'autres armes. »

Cette pensée me parut juste, sans plus : je n'en mesurais pas toute la profondeur, que j'aperçus seulement deux ou trois jours plus tard, quand je retrouvai ma propre conception dans une chronique étonnante.

Tous les amateurs de lecture savent combien il est doux et flatteur de rencontrer sa pensée sous la plume d'autrui. C'est aussi un agrément de nonchalance : il a eu la peine de la coucher par écrit, et vous n'avez que la peine de lire, qui est moindre. Vous reconnaissez votre enfant; paternellement vous la saluez au passage, souriant de la voir si bien tournée, et par fausse modestie vous dites : « Je ne l'aurais pas habillée mieux. »

Mais voici de l'inattendu et qui doubla mon plaisir : je ne pus me dire que j'eusse habillé moins bien ou autrement une diatribe contre le naturaliste observateur des huîtres, car il me parut que je l'eusse écrite précisément comme le chroniqueur que j'admirais, si quelque éditeur de journal me l'eût commandée.

Oui, j'aurais imaginé ces plaisanteries faciles et bon garçon. J'aurais ainsi gambadé. J'aurais su donner à mes phrases ce laisser-aller. Et même mon français du cru n'aurait pas été différent. Je puis sans atteinte à ma dignité me réconcilier avec l'ironie, si désormais elle doit être telle. Je ne vois plus de raison pour qu'on l'appelle parisienne : elle est bien suisse.

En lisant cette claire chronique, je n'étais réduit à me demander : « Où faut-il rire? » Je voyais la place du premier coup. Je ne l'aurais pas mieux vue si l'auteur l'avait indiquée par un écriteau. Il n'use pas de sous-entendu, celui-là! C'est ce que j'aime. Que sert d'avoir de l'esprit, si c'est pour n'être entendu de personne? Je suis bien aise que les gens spirituels de ce pays, qui se piquaient de n'être entendus que d'eux-mêmes, fassent à présent le nécessaire pour charmer les étrangers, voire les plus obtus. Ceci procurera, je pense, à la littérature française une colossale expansion, notamment vers l'Europe centrale.

De même ai-je bien ri, la semaine dernière, d'une chronique relative à la mort de trois étalons. Les journaux de sport n'avaient pas rougi de consacrer des articles à ce futile événement. Les gens de goût en furent, comme on pense, scandalisés. Je le fus moi-même. Ils ne se firent pas faute de gourmander les sportifs; mais cela, c'était pour le sérieux. Les fantaisistes se mêlèrent également de la chose, et ce qui me délecta par-dessus tout, fut un petit chef-d'œuvre d'une dame dont j'ignorais jusqu'ici le nom (je ne l'oublierai plus). J'ai découpé cet article, afin de ne pas le perdre. Il vaut la peine. Jamais je n'ai rien lu si joli, même dans le *Bund*.

P. c. c. :

Abel Hermant.

LA SITUATION MILITAIRE

Nous élargissons le saillant de notre ligne au nord de la Somme

LES ANGLAIS ENLÈVENT PLUSIEURS OUVRAGES AU NORD DE THIEPVAL ET DE COURCELETTE

Depuis la prise des villages de Morval, Lesbœufs et Gueudecourt, la ligne tenue par les troupes britanniques formait un saillant dont la flèche, dirigée vers le nord, a environ quatre kilomètres. La chute de Thiepval, à l'ouest, et celle de Combles, à l'est, ont élargi la base de ce saillant. Les opérations qui se poursuivent avec succès en arrière de Thiepval et de Combles ont pour objet de rectifier progressivement la ligne en la mettant, de part et d'autre, au niveau de la pointe du saillant.

Au nord de Rancourt, nous tenons la pente de la colline jusqu'à la cote 148. Notre ligne s'infléchit ensuite au nord-ouest vers Frégicourt et se raccorde à la ligne anglaise devant Morval. Nous avons, en dernier lieu, progressé entre Frégicourt et Morval, dans le ravin coupé de boqueteaux qui va de Combles à Sailly-Saillisel.

A l'autre extrémité, nos alliés trouvent devant eux deux collines de part et d'autre de la route d'Albert à Bapaume : l'une, entre Eaucourt-l'Abbaye et Warlencourt-Eaucourt, nommée la butte de Warlencourt, atteint la cote 123; l'autre, au nord de Thiepval, a son point culminant à la cote 153. Ces deux collines sont sillonnées de tranchées. La seconde surtout, car elle fait partie d'un système de défenses qui n'avait pas encore été ébranlé jusqu'ici et dont elle forme la seconde position; le village de Thiepval, enlevé le 26 septembre, appartenait à la première position.

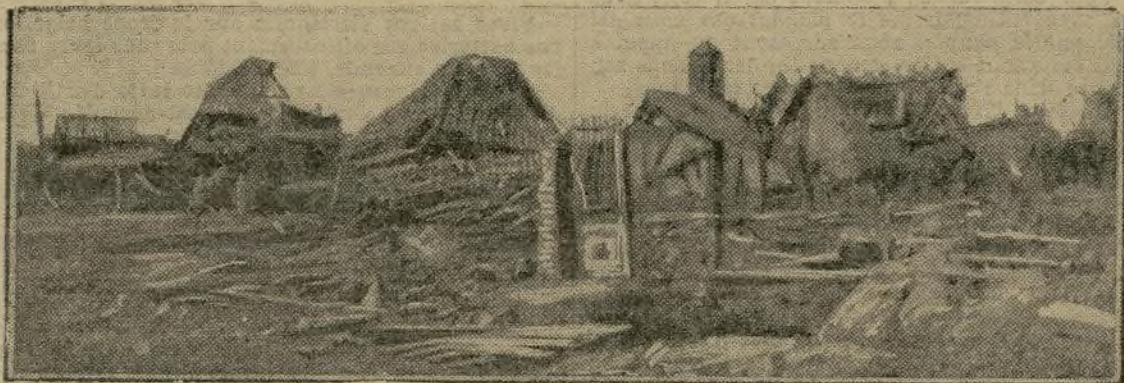
Ces fortes organisations n'ont pas empêché les troupes britanniques de prendre possession

de toute la crête en arrière de Thiepval. La redoute appelée par l'ennemi *Redoute de soutien*, établie à l'extrémité orientale de cette crête, vers la cote 153, au nord de la ferme du Mouquet, a été emportée le 27. L'ouvrage principal, dit redoute de Souabe et situé directement au nord de Thiepval, sur le chemin de Grandcourt, est tombé le lendemain. L'ennemi ne se maintient plus que dans quelques éléments de la tranchée qui relie ces deux ouvrages.

Dans la direction de la butte de Warlencourt, la première position à enlever est le hameau d'Eaucourt-l'Abbaye. Ce hameau est l'objet d'attaques convergentes par le sud-est, le sud et le sud-ouest, venant de Flers, Martinpuich et Courcellette. Ces attaques ont porté la ligne à 800 mètres d'Eaucourt, et, en dernier lieu, ont livré à nos alliés la ferme, entourée d'un enclos rectangulaire, qui est bâtie à gauche et en bordure de la grand-route, à 500 mètres du village du Sars et directement à l'ouest d'Eaucourt. Cette ferme avait été aménagée par l'ennemi, comme la ferme du Mouquet, comme le château de Dénicourt, en une véritable forteresse avec réduit central, abris souterrains, enceintes successives formées par des tranchées et des réseaux de fils de fer.

Tels sont les succès remportés depuis l'offensive générale du 25 et du 26. Ils prouvent que nos soldats ont gardé tout leur mordant après ces gros efforts, et que la bataille est appelée à de nouveaux développements.

Jean Villars.



Etat du village de Feuillères, à quelques kilomètres de Péronne



Cette image, éditée il y a trois ans, a connu la plus grande vogue en Grèce. Elle représente un épisode devenu populaire de la guerre de 1913 : un soldat hellène qui, dans un corps à corps, en arrive à mordre son adversaire bulgare (le « bulgarophag », dit la légende). Cette image, éditée à nouveau, connaît encore, mais par contraste, le plus grand succès.

Les dirigeants d'Athènes scrutent l'horizon...

Et ce qui frappe d'abord leurs regards, c'est l'escadre alliée mouillée devant le Pirée.

En ce moment, les regards des dirigeants d'Athènes sont fixés sur divers points de l'horizon d'où ils s'attendent, à tout moment, à voir surgir pour eux de nouvelles surprises. Il y a la Crète, où M. Venizelos continue de grouper ses partisans. Il y a Salonique, où le gouvernement provisoire agit à la manière d'un aimant et attire plus d'adhérents d'heure en heure. Et il y a, enfin, l'escadre de l'Entente qui mouille toujours en rade du Pirée.

Nous avons dit hier que M. Calogeropoulos « attendait », c'est-à-dire qu'il redoutait une nouvelle note des Alliés. Son inquiétude n'a pas déçu. On croirait même, par l'anxiété qu'il manifeste, qu'il veut appeler sur sa tête ce qu'il aurait un si vif désir d'éviter.

La vérité est que le silence des Alliés trouble profondément ce ministère sans consistance et si peu fait pour présider à une situation aussi anormale, on peut même dire aussi unique dans l'histoire, que celle où se trouve la Grèce. En ce moment, M. Calogeropoulos, ses collaborateurs et ses inspirateurs voudraient bien savoir à quoi s'en tenir, quelle attitude prendre et comment se tirer de là. Ils sont sur le gril. Il convient peut-être de les y laisser encore un peu, tandis que le mouvement de Sa-

Ayuntamiento de Madrid

donique s'étend avec une ampleur qui bientôt rendra vaine toute pensée de recourir aux subterfuges et à la ruse. — J. B.

Les incertitudes du roi

ATHÈNES, 29 septembre. — Le bruit court que des négociations seraient ouvertes entre M. Venizelos et le roi Constantin. L'intermédiaire serait le général Yannakitsas, ancien ministre de la guerre.

Le presse exhorte le roi à hâter sa décision. Le souverain continue à s'entretenir avec les diverses personnalités politiques et militaires.

L'appel au peuple

du gouvernement provisoire

LA CANÉE, 29 septembre. — Le *Journal officiel* du gouvernement provisoire a paru. Il débute glorieusement par la publication de la proclamation signée de MM. Venizelos et Coundouriotis :

Toute la première partie de la proclamation n'est que la récapitulation des résultats désastreux de la politique suivie par la couronne, sous l'influence de mauvais conseillers.

Mais le moment n'est pas propice pour établir les responsabilités. « Ce qu'il faut, c'est « tenter le salut de la patrie ».

« Le meilleur moyen pour sauver le pays serait le rétablissement de l'unité nationale par le retour à une politique dictée par la conscience grecque et qui consiste, secondés par les puissances protectrices et combattant à côté de nos vaillants alliés serbes, à chasser de notre territoire l'ennemi maudit.

« Nous serons heureux si le roi se décide, même au dernier moment, à se placer à la tête des forces nationales pour réaliser la politique nationale.

« Mais tant que cela n'arrive pas, il ne nous reste d'autre alternative pour sauver la patrie que cette action isolée avec cette partie de la nation qui croit que si la Grèce ne collabore pas avec ses alliés naturels en vue d'une rénovation de l'Orient, l'Etat grec et la nation grecque périront.

« Pour cette raison, assumant par devoir, mais aussi avec enthousiasme le mandat qui nous est confié par le peuple, nous adressons un appel à l'hellénisme tout entier et nous lui demandons son concours dans l'œuvre que nous entreprenons.

« Puisque l'Etat trahit ses devoirs, c'est à la nation qu'incombe de tenter la réalisation de l'œuvre qui s'impose à l'Etat. Nous invoquons le concours de l'ensemble des forces nationales qui comprennent qu'on ne saurait accepter plus longtemps, sans humiliation, la série de catastrophes provoquées par une politique qui aboutirait, en fin de compte, à la disparition de la nation.

« Nous entreprenons cette lutte avec l'intime conviction que la nation qui se substitue à l'Etat pour réaliser la levée en masse fera le miracle nécessaire pour ramener la nation dans la voie dont elle s'est écartée depuis un an et demi.

« Signé à La Canée, le 14/27 septembre 1916.

« ELEUTHERE VENIZELIS, PAUL COUNDOURIOTIS. »

Le mouvement prend de l'extension dans l'armée

ATHÈNES, 29 septembre. — L'exemple de l'amiral Coundouriotis ne peut manquer de devenir contagieux pour l'armée, étant donné le prestige dont il jouissait; si le mouvement se développe plus lentement dans les rangs des officiers, il faut tenir compte de ce que le changement d'opinion est pour eux un changement radical, et de l'influence que peut avoir sur certains esprits une longue habitude d'aveugle discipline. Si lent que soit ce mouvement dans l'armée, il est significatif que les généraux Callaris et Yannakitsas, anciens ministres de la Guerre, qui jusqu'ici étaient strictement neutres, déclarent maintenant que l'abandon de la neutralité est une nécessité urgente.

En outre, le général Pareskeropoulos, commandant le 3^e corps d'armée à Verria, qui tout d'abord a hésité à embrasser le mouvement, a adressé des dépêches au roi et à M. Venizelos déclarant que la patrie est en danger et que c'est le devoir sacré de tout soldat fidèle de libérer le pays de l'ennemi héréditaire. A M. Venizelos, le général a ajouté :

« J'ai l'espoir que la nation entière répondra à votre appel. »

L'effervescence dans les îles

SALONIQUE, 29 septembre. — Le mouvement venizeliste s'étend à toute la Crète où la proclamation du gouvernement provisoire a déclenché l'enthousiasme.

A Candie, la manifestation de l'armée en faveur de M. Venizelos a amené une collision entre partisans et adversaires de cet homme d'Etat. Les venizelistes restèrent maîtres du terrain et gardèrent prisonnier dans la préfecture M. Michel Idakis, ancien ministre gounariste.

Le préfet de Candie a adhéré au mouvement venizeliste ainsi que les professeurs des lycées et des instituteurs.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 29 Septembre (789^e jour de la guerre)

15 HEURES.

SUR LE FRONT DE LA SOMME, nos troupes ont réalisé de nouveaux progrès ENTRE FREGICOURT ET MORVAL. Lutte d'artillerie d'intensité variable au nord et au sud de la rivière. Nuit calme partout ailleurs.

23 HEURES.

Journée relativement calme sur l'ensemble du front. Le mauvais temps a gêné les opérations.

LA GUERRE AERIENNE

Dans la journée du 28 un fokker, attaqué par un de nos pilotes, s'est écrasé sur le sol au nord de Reims; un autre fokker, sérieusement touché, a piqué dans ses lignes.

Communiqué britannique

11 HEURES 15

La nuit a été calme sur la plus grande partie de notre front.

Les positions conquises AU NORD DE THIEPVAL ont été violemment bombardées. Nos grenadiers ont montré une grande activité VERS LA REDOUTE SCHWABEN ET LA TRANCHEE DE HESSE, dont certaines parties sont encore occupées par l'ennemi.

Au début de la matinée, nos troupes ont enlevé la ferme fortement organisée qui se trouve à 500 mètres AU SUD-OUEST DU SAKS.

AU NORD D'YPRES et AU SUD-EST DE BA-PAUME, l'aviation a observé une forte explosion paraissant indiquer qu'un important dépôt de munitions venait de sauter. Le nuage de fumée s'élevait jusqu'à trois mille mètres.

Communiqué belge

Vives actions d'artillerie sur le front belge, où nos batteries ont efficacement pris sous leurs feux les travaux ennemis, VERS HETSAS.

En fin de journée une violente lutte d'artillerie de campagne et de tranchées s'est déroulée VERS BESINGHE. Le combat continue.

Communiqués de l'armée d'Orient

DE LA STRUMA AU VARDAR, aucun événement important à signaler.

SUR LES HAUTEURS DE KAJMAKALAN, les Bulgares ont renouvelé leurs attaques dans la nuit du 27 au 28. A quatre reprises, les Serbes ont rejeté les troupes assaillantes dans leurs tranchées de départ en leur infligeant de lourdes pertes. Plus au sud, DANS LA REGION DU BROD, une attaque ennemie a subi également un complet échec.

A notre aile gauche, la lutte d'artillerie se poursuit activement sans action d'infanterie.

Nos avions ont lancé plusieurs bombes sur Monastir où une explosion a été constatée.

LONDRES, 29 septembre (Communiqué officiel britannique) :

A ORLJAK ET A KOPRIVA, les ponts ont été bombardés par l'ennemi. Une tentative des patrouilles ennemies pour aborder Kopriva a échoué; quelques Bulgares ont été tués, d'autres ont été capturés.

Rien de nouveau sur le front du lac Doiran.

Les avions ennemis ont été très actifs.

Communiqué serbe

Dans la nuit du 14/27 au 15/28 septembre, les Bulgares ont exécuté quatre attaques contre les troupes serbes, mais sans aucun résultat. Nous tenons toujours LE PLUS HAUT SOMMET DU KAJMAKALAN. La journée du 28 a été calme.

Les Bulgares ont massacré nos blessés sur le Kajmakalan. Cela a été vu par nos soldats.

Quelle est la signification du voyage de M. Gérard ?

LONDRES, 29 septembre. — De Copenhague au *Daily Express* :

« Dans la dépêche qu'il a adressée à M. Gérard, le président Wilson déclare que la présence de l'ambassadeur est nécessaire à Washington pour régler un certain nombre de questions internationales de la plus grande importance.

« M. Gérard est parti aujourd'hui, accompagné de sa femme, à bord du *Frédéric-VIII*. »

LES NOUVEAUX EXPLOITS de "Crème de Menthe"

LONDRES, 28 septembre. — Le correspondant de l'agence Reuter sur le front britannique, décrivant la capture de Gueudecourt, télégraphie :

« Comme il semblait évident qu'il serait trop coûteux d'emporter cette position par une attaque de front, une de nos « Crème de menthe » reçut l'ordre de se mouvoir un peu et d'effectuer un petit nettoyage, ce qui fut fait si soigneusement que notre infanterie put parvenir au cœur du village, sans coup férir, et récolter plus de 400 prisonniers.

« Crème de menthe » se trouve quelque peu gênée dans ses mouvements en approchant de la position terriblement fortifiée du nord-ouest du village. Ce que voyant, les Allemands tentèrent de lui faire subir un mauvais sort, se ruant sur elle en grand nombre, tournant autour d'elle comme des possédés, escaladant son toit, le bombardant furieusement et y allant du fusil et du revolver dans toutes ses menées.

« Crème de menthe », rien moins que d'humeur passive, se mit à vomir des torrents incessants de fer et de feu de tous les côtés à la fois. Une colonne de notre infanterie arriva enfin qui fit déguerpir les Allemands, mais pas avant que ceux-ci n'aient laissé plus de trois cents tués ou blessés comme résultat de leur querelle avec « Crème de menthe », qui, lorsqu'elle revint cahin-caha, était entourée d'une large grappe de prisonniers.

« L'attaque contre Thiepval fut commencée à midi, le 26 septembre. Les progrès furent d'abord rapides, mais la lutte devint très vite dure, et le crépitement des mitrailleuses ennemies prit bientôt des proportions terrifiantes, le point principal étant le vieux château de Thiepval où un feu furieux arrêtait notre avance.

« C'est alors que « Crème de menthe » s'en fut tout droit vers le château, sans prêter la moindre attention aux obstacles, et ouvrit un feu si précis de ses mitrailleuses que bientôt le feu de l'ennemi commença à faiblir.

« L'infanterie, qui se tenait prête à intervenir, fit un bond sur le château dont elle s'empara, ainsi que du commandant allemand et de ses mitrailleuses. »

Le comble du bluff !

AMSTERDAM, 29 septembre. — Le *Lokalanzeiger* a découvert que les Tanks britanniques sont en réalité une invention allemande. Le journal se dit obligé de préciser ce fait dans l'intérêt de la vérité historique puisque l'idée du croiseur terrestre a été trouvée voici deux ans par un ingénieur de Königsberg, nommé Goebel.

Le dreadnought terrestre britannique n'est qu'une faible imitation de la précieuse découverte allemande.

Le journal ne s'explique pas pourquoi les Allemands ne s'en sont pas servi.

La chute de Combles

expliquée par les Allemands

ZURICH, 29 septembre. — Tous les journaux allemands publient la version officielle suivante de la prise de Combles :

« Par suite d'une préparation d'artillerie qui avait duré quatre jours, le sol était complètement bouleversé et, du fait de la sécheresse, un grand nuage de poussière s'était élevé. Nos observateurs ne pouvaient plus accomplir leur tâche. Il nous était impossible de savoir où l'ennemi rassemblait ses troupes pour l'attaque. Nous ne pouvions plus nous servir de notre artillerie de défense, et c'est pour ce motif que les colonnes d'infanterie ennemie arrivèrent jusque dans les positions allemandes sans avoir été touchées par le feu de notre artillerie. Il fut alors facile à l'adversaire, plus nombreux, de repousser l'infanterie allemande. »

LA RÉVOLTE ARABE

La mission française arrive à La Mecque

La mission envoyée par le gouvernement français auprès du chérif de La Mecque a fait son entrée solennelle dans cette ville au milieu d'une foule sympathique de plusieurs milliers de personnes. Le chérif a d'ailleurs pris soin d'en informer lui-même le Président de la République.

D'autre part, le débarquement des pèlerins de l'Afrique du Nord française, amenés à Djeddah par l'*Orénoque*, se poursuit dans les meilleures conditions. Leur arrivée a fait une grande impression. (Information.)

EVIAN SAISON CACHAT
de Mai à Octobre
Hôtels : Royal, Splendide, Ermitage

Ayuntamiento de Madrid

AU REICHSTAG

M. de Bethmann-Hollweg
sur la défensive

Le chancelier, comme l'Allemagne elle-même, est passé de l'offensive à la défensive. Un journal allemand réclamait l'autre jour, pour l'Empire, un homme qui fût capable de souffler dans le cor de Roland. Ce n'est pas ce cor héroïque que le chancelier aura embouché au Reichstag.

Comme bien des manifestations oratoires trop attendues, le discours de M. de Bethmann-Hollweg aura déçu ceux qui croyaient entendre du nouveau : ni l'homme, ni la situation de l'Allemagne n'ont changé. M. de Bethmann-Hollweg ne s'est pas, pendant les vacances, haussé à la taille de Bismarck. Aux redites, aux développements filandreux, sans vigueur et sans pointe dont est rempli son discours, on reconnaît le pénible orateur qui, depuis le commencement de la guerre, s'impose périodiquement la tâche d'affirmer que « l'Allemagne n'a pas voulu cela », et d'expliquer que l'Empire, innocent et sans tache, a été attaqué par une coalition de haines et de jalousies.

Cette fatigante insistance, comme le très faible essai de réfutation des paroles de M. Briand, ne dissimuleront à personne qu'il s'agit maintenant pour l'Allemagne d'une affaire manquée dont ses dirigeants voudraient bien transporter la responsabilité sur d'autres têtes. Ce qu'il est curieux d'observer c'est que, dans ce triste plaidoyer, l'accent du chancelier est celui qui convient exactement à la situation actuelle de l'Allemagne : il est défensif et négatif comme elle. M. de Bethmann-Hollweg a traduit en langage politique l'état d'esprit des défenseurs des lignes allemandes de la Somme. Il ne s'agit plus d'avancer ni même de tenir. Il s'agit de résister à une poussée tous des jours plus forte. Il s'agit d'accomplir sur tous les fronts un travail tous les jours plus gigantesque. La résignation à l'inévitable est le thème secret du discours tout entier.

A part cet accent général, qui est révélateur, M. de Bethmann-Hollweg n'a dit que bien peu de choses qui appellent des commentaires. Sur les échecs diplomatiques que l'Allemagne a subis coup sur coup au mois d'août, et qui ont vivement mécontenté l'opinion publique allemande, le chancelier s'est étendu dans des explications embarrassées, puis il a cru s'en tirer par des injures à l'Italie et à la Roumanie. Son dépit se conçoit. Il résulte de ses propres paroles que M. Bratiano a parfaitement mené son jeu avec les empires du Centre. M. de Bethmann-Hollweg reproche à M. Bratiano de n'avoir pas révélé le jour et l'heure de l'intervention roumaine, ce qui est absolument enfantin. Si l'Allemagne a désappris la sentimentalité, il est temps, du moins, que ses adversaires désapprennent la naïveté.

Il y a enfin à relever le couplet sur l'Angleterre. Il est violent, comme toujours. Il constitue évidemment une réponse et une satisfaction au parti de l'amiral de Tirpitz. Les partisans de la guerre à outrance contre l'Angleterre demandaient la tête de M. de Bethmann-Hollweg, et celui-ci a déclaré qu'un chancelier qui ne lutterait pas contre un pareil ennemi par tous les moyens mériterait d'être pendu. C'est une concession, au moins verbale, faite aux violents et aux extrémistes. Nous avions annoncé qu'il fallait s'y attendre. Mais il est probable que ce premier succès des tirpitziens ne fera que les rendre plus exigeants et plus acharnés.

Jacques Bainville.

Le discours du chancelier

Voici le résumé du discours de M. de Bethmann-Hollweg :

Tout d'abord, le chancelier tente d'atténuer la portée des deux déclarations de guerre de l'Italie et de la Roumanie. C'est par crainte, affirme-t-il, que l'Italie a différé son intervention contre l'Allemagne, et elle ne s'est décidée que pour n'être pas exclue des Balkans. Quant à la Roumanie, elle aurait dû, en vertu d'un traité, se déclarer contre l'Entente : « Toutefois, le roi défunt vit le désaveu du traité dans le fait que la Roumanie n'avait pas été avertie de la démarche austro-hongroise vis-à-vis de la Serbie et n'avait pas été consultée à ce sujet. Cependant, le roi Carol restait partisan de l'Allemagne et, s'il mourut, c'est à la suite de tourments moraux. Dès lors, le ministère Bratiano n'eut d'autre politique que « de voir au moment propice de quel côté la victoire se rangerait définitivement et de choisir l'instant favorable. »

Ce moment, le ministère Bratiano le crut arrivé dès la chute de Przemyśl et des pourparlers commencèrent, mais « après notre percée près de Gorlice, Bratiano ne sut s'il avait enfourché le bon

cheval. » Il n'eut plus de doute après l'offensive russe du printemps et l'offensive de la Somme et ne s'ingénia plus qu'à leurrer la diplomatie allemande. « Le 23 août, les puissances de l'Entente elles-mêmes ne savaient pas encore à quelle époque la Roumanie déclarerait la guerre ». Et M. de Bethmann-Hollweg ajoute peu après : « Mais les événements se précipitèrent ; la Russie présenta subitement un ultimatum demandant le libre passage de la frontière non fortifiée de la Roumanie au cas où celle-ci n'entrerait pas en lice le 28 août. Je vous laisse le soin de juger si l'ultimatum était une comédie préparée... Enfin, le sort en fut jeté. »

Et M. de Bethmann-Hollweg, après avoir constaté que « la Turquie et la Bulgarie ne sont pas la Roumanie ou l'Italie, et que leur fidélité d'alliés se maintient ferme, évoque avec prudence les « durs combats qui font rage dans l'Est et dans l'Ouest ».

Il s'efforce tout d'abord à railler « la grande offensive commune de l'armée de l'Entente... Le front des Allemands détestés allait être brisé... la guerre portée en Allemagne au delà du Rhin ». Et il se borne à constater de lourdes pertes en hommes et en matériel, un recul de quelques kilomètres de la première ligne.

« Le combat sur la Somme est dur et pénible et on ne peut encore en prévoir la fin. Il nous coûtera encore d'autres sacrifices ; d'autres tranchées et d'autres villages peuvent encore être perdus, mais ils ne passeront pas. »

A l'Est : « Les attaques ont échoué avec des pertes sanglantes pour les Russes. Là aussi, les combats vont se poursuivre, mais nous tiendrons, grâce à l'héroïsme incomparable de nos armées. »

M. de Bethmann-Hollweg, sans plus insister, revient aux événements politiques. Il critique le discours de M. Briand et, après quelques phrases à l'adresse de la Russie, attaque violemment, longuement l'Angleterre.

L'Angleterre ne fait cette guerre que pour s'assurer la domination mondiale :

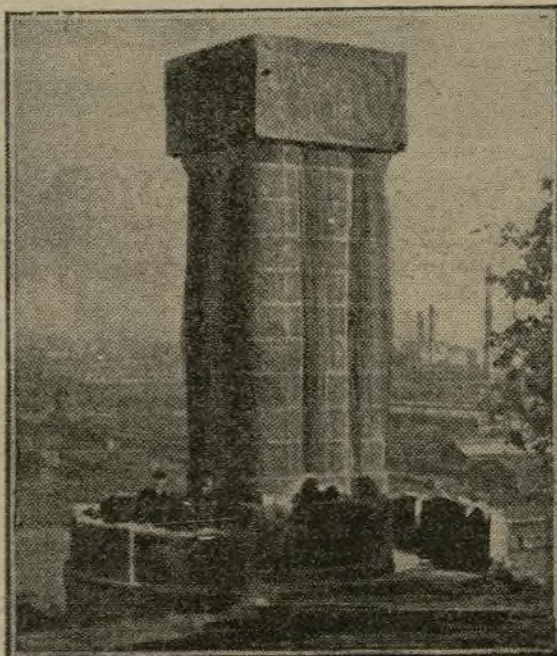
« L'Angleterre est, parmi tous nos ennemis, le plus égoïste, le plus acharné, le plus opiniâtre. Un homme d'Etat allemand qui craindrait d'employer contre cet ennemi n'importe quels moyens de combat propres à abréger la durée de la guerre, cet homme devrait être pendu. »

Cette déclaration soulève des bravos enthousiastes dans la salle et dans les tribunes.

Pour finir, le chancelier aborde le chapitre des dissensions intérieures. Il reconnaît les difficultés de l'approvisionnement, les plaintes aiguës contre les fautes d'organisation ; il partage toutes les douleurs. Et il conclut en constatant que « la maison brûle ; il s'agit d'éteindre le feu ; nous verrons plus tard comment nous la reconstruirons... Notre devise doit être : « La voie libre à tous ceux qui sont capables. »

La péroraison du chancelier a été très applaudie par toute la gauche et la plus grande partie du centre.

Le Reichstag s'est ajourné au 5 octobre.



Les journaux allemands annoncent que l'empire se propose de faire ériger à Birschoote, près de Steenstraete, c'est-à-dire à moins de 2 kilomètres des lignes alliées, un monument commémorant la bataille de l'Yser. A ce propos, nous croyons devoir reproduire ici la photographie de celui qui, depuis 1915, symbolise près de Charleroi les premiers succès réalisés par nos ennemis, grâce à leur préméditation. Le nouveau projet, qui est adopté, mais qui ne sera certainement pas réalisé à si courte distance de nos batteries, ne pourrait, en aucun cas, dépasser en hauteur et en largeur cette pile massive.

LA GUERRE D'INFLUENCE
en Extrême-Orient

Jusqu'où va le cynisme des Allemands
habitant nos concessions lointaines.

Nous disions naguère que les Allemands habitant librement nos concessions en Chine y sont infiniment redoutables et en doivent être chassés d'urgence. Mille faits le prouvent. En voici un. Nous en publierons d'autres.

Le samedi 4 mars 1916, dans le jardin d'un Boche, Otto Meuser, en pleine concession française, sur la route de Si-Ka-Wei à Chang-Hai, la police découvrait, dans huit caisses, au fond d'une mare, deux cents obus de 65 millimètres, introduits en Chine par la firme Schultz et Cie. Diverses arrestations furent faites dans cet arsenal clandestin. La preuve apparut que l'Allemand Nielsen, locataire de la maison Meuser, faisait, à grande échelle, la contrebande des armes, qu'il était en constants conciliabules avec le consul général d'Allemagne, avec les Allemands du Club Concordia, avec ceux de la maison Melchers (sise quai de France 1) et ceux de l'Ecole allemande (rue du Roi-Albert 1).

On vérifia que cet ennemi complotait contre les Alliés, qu'il initiait du personnel à la préparation des bombes et l'envoyait en Sibérie, à Vladivostok, à Dalny perpétrer des attentats. Pendant le procès même, un agent de Nielsen parlait pour Dalny, mais, mécontent de son patron, dénonçait aux autorités russes tout le complot allemand. Ces mêmes autorités étaient simultanément prévenues que des agents allemands munis d'engins destructeurs étaient en route pour aller faire sauter les ponts du Transsibérien.

Voilà l'un des exemples de ce qu'est l'organisation allemande, pendant la guerre, dans nos concessions françaises en Chine. Il suffirait à démontrer que la présence de ces ennemis dans nos murs est monstrueuse. Veut-on, dès aujourd'hui, d'autres faits accessoires ? Des émissaires allemands, partis de Chang-Hai, de Canton, de Tien-Tsin, où ils résident sur le sol concédé à notre pays, ne cessent de faire le va-et-vient entre la Chine et le Japon où, maquillés en neutres et en alliés, ils achètent des produits chimiques utilisables pour la fabrication d'engins dont l'emploi est prévu pour la Mandchourie et la Sibérie.

Insistons-y : des mesures s'imposent pour qu'il soit mis fin à cette scandaleuse action du Boche d'Extrême-Orient. Nos gouvernements ont, aujourd'hui plus que jamais, le devoir de faire entendre au gouvernement chinois qu'il est de son propre intérêt d'intimer aux Allemands l'ordre de mieux respecter la terre neutre. Sinon, il est indispensable que, dans les limites où cela leur est possible, les Alliés fassent la police et le nettoyage de leurs concessions. Plus dangereux en Chine que les brigands des provinces frontalières du sud, ces Allemands y sont capables de tous les crimes, pourvus d'argent qu'ils sont par leurs maisons de commerce installées sur place et par le versement des indemnités et intérêts que le gouvernement chinois paye régulièrement sur les emprunts d'Etat ou emprunts industriels allemands, qui se chiffrent par centaines de millions.

Il importe sans retard de ruiner leurs bases d'action sur la côte, et notamment à Chang-Hai. Leur organisation y est plus que jamais puissante. Tous les Européens de l'Est crient pour que nous nous défendions : « Cette organisation restera ce qu'elle est, disent-ils, tant que les Alliés ne se résoudront pas à des mesures radicales. Tant que les trafiquants d'armes, vendeurs et complices, fabricants ou récepteurs ne seront pas chassés des concessions, la sécurité de celles-ci sera en péril. Les autorités étrangères sont responsables de la tranquillité et de l'ordre publics sur les territoires concédés et elles ont des pouvoirs en conséquence. Dans les circonstances actuelles, en présence des conspirations germaniques, de nature à troubler la paix des concessions et à engendrer des complications de tout genre, ces autorités, les nôtres, pourraient, après entente avec le gouvernement chinois, expulser les Allemands ou les internier. » Si — et nous l'avons dit ici même — cette mesure peut provoquer des débats de droit international, toutes casuistiques ne peuvent que tomber devant l'immensité et l'étendue du danger.

Pascal Forthuny.

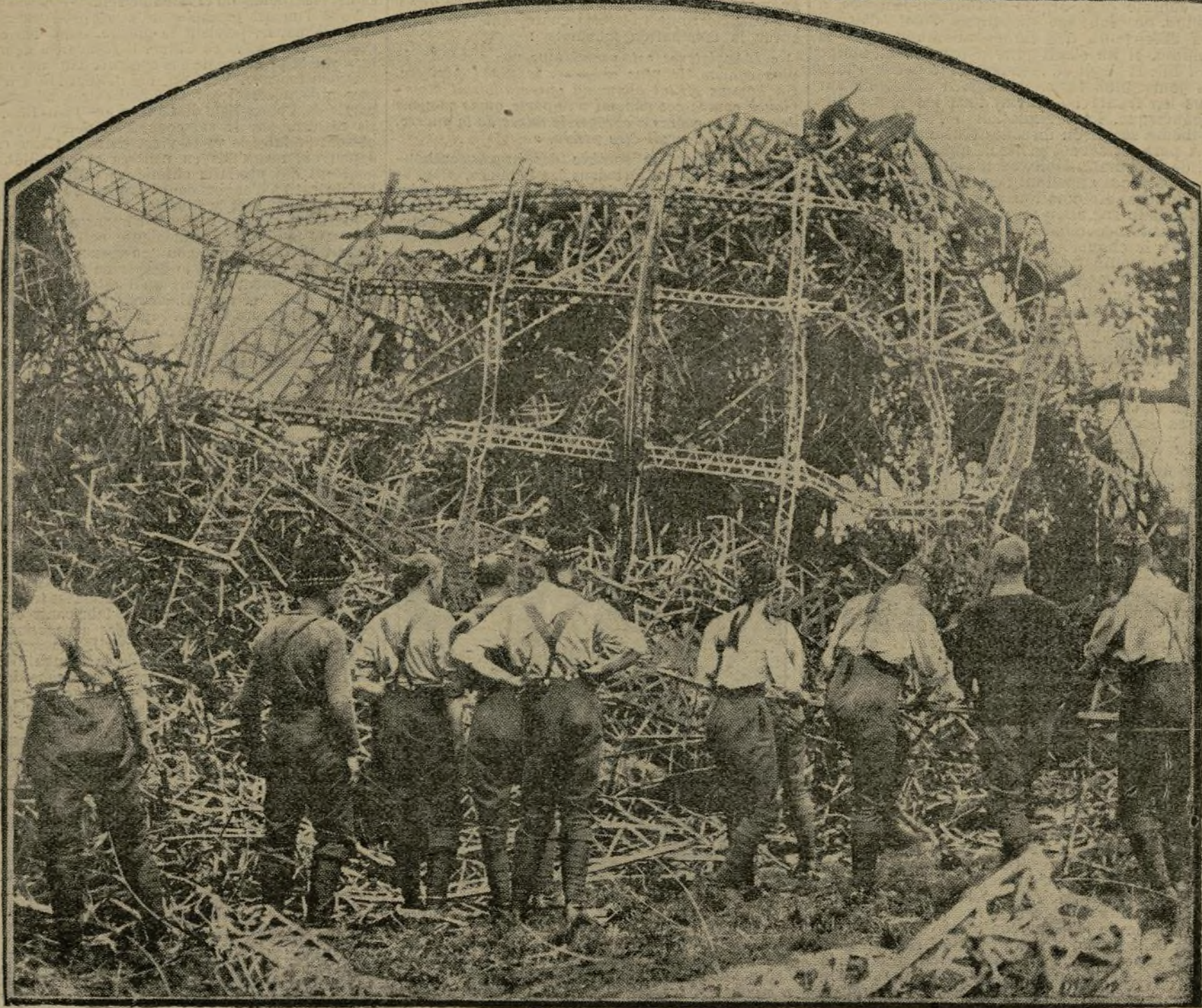
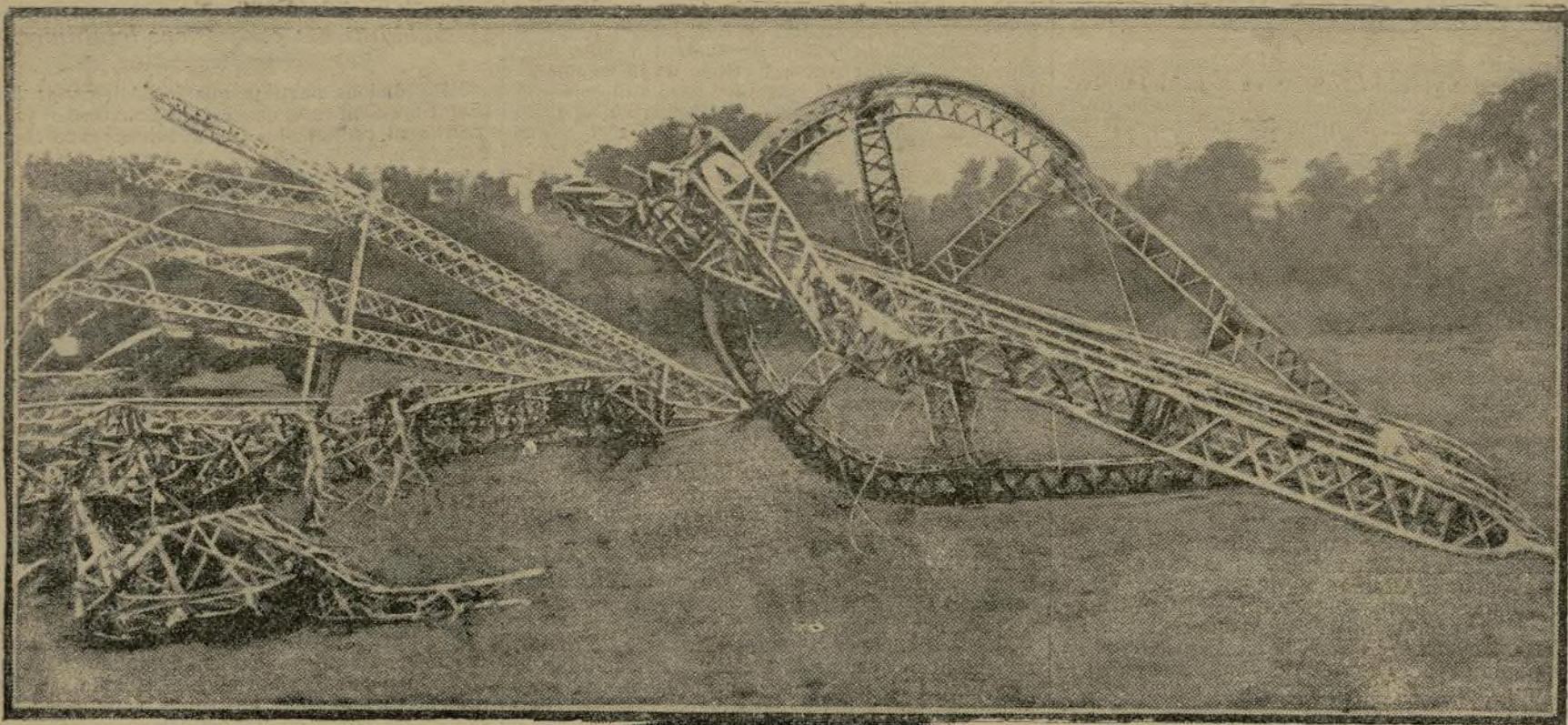
Le legs Rodin

La commission nommée par le Sénat pour l'examen du projet de loi portant acceptation définitive de la donation Auguste Rodin est ainsi composée : MM. Beauvisage, Mascaraud, Murat, Lintilhac, Daudé, Herriot, Trouillot, H. Boucher, Gabrielli.

La commission est en majorité favorable à l'adoption du projet.

BÉNÉDICTINE "la Grande Liqueur Française"
TONIQUE - DIGESTIVE

Les débris d'un des zeppelins abattus en Angleterre le 24 septembre



Comme lors de la première chute d'un zeppelin à Cuffley, la population britannique s'est rendue en masse aux abords de la colline du comté d'Essex, près de laquelle, la semaine dernière, s'est abattu l'un des deux « zeps » qui ne revinrent pas en Allemagne. Les amateurs de souvenirs, malgré le service d'ordre, ont pu recueillir, dans cette carcasse brisée en cent mille pièces, des fragments qui, dans la suite des temps, évoqueront la grande guerre à leurs petits-enfants.

DERNIÈRE HEURE

La guerre aérienne sur le front russe

PÉTROGRAD, 29 septembre. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL. — Nos avions ont opéré un raid sur les derrières des cantonnements ennemis, dans la région de Borouny-Krevo, au sud-ouest de Smorgone.

Des bombes ont été lancées sur différents points et ont causé des explosions et des incendies dans les dépôts ennemis.

Des bombes ont été, en outre, lancées sur des convois et des gares de chemins de fer à voie étroite et sur des camions. Au cours de ce raid, un combat aérien a été livré, à la suite duquel quatre appareils allemands ont été abattus.

Un de nos aéronavires, après un combat avec deux albatros, est tombé dans les lignes ennemies. En outre, nous avons perdu un appareil du type Morane-Parasol.

Dans la région du bois de Goukaloff, l'ennemi a ouvert un feu intense d'artillerie sur nos tranchées; ensuite, il a pris l'offensive; mais, accueilli par un feu violent de mitrailleuses, il a fui vers ses tranchées de départ.

Sur la Bistritza, dans la région de Bogorodchany, nos éclaireurs ont dispersé trois postes et ont refoulé deux postes de campagne ennemis, capturant quelques dizaines de prisonniers, 20 fusils et 3.000 cartouches.

Sur le reste du front, on ne signale rien d'important.

CE QUE FUT LA GRANDE BATAILLE en Dobroudja

BUCAREST, 25 septembre. — Voici de nouveaux détails sur la grande bataille qui s'est déroulée en Dobroudja du 16 au 20 septembre :

Dans la première journée, les postes avancés roumains eurent de nombreuses et très vives rencontres avec les avant-gardes ennemies qu'ils obligèrent à se retirer. Leur poussée s'exerça de façon continue, méthodique, occasionnant à l'ennemi, de lourdes pertes. Le lendemain, la lutte prit un caractère de véritable acharnement et s'étendit du Danube à la mer Noire. L'ennemi, qui disposait d'une nombreuse artillerie lourde, se défendait avec énergie; obligé de céder peu à peu du terrain, il renouvelait sans faiblir ses assauts meurtriers, cherchant à briser le front russo-roumain.

A notre aile droite, du côté du Danube, les troupes allemandes dirigèrent une série d'attaques qui visaient à acculer nos troupes au fleuve et à gagner du côté de la tête de pont de Cernaboda, mais leur efforts demeurèrent vains, les bataillons roumains auxquels ils avaient affaire étaient composés de paysans originaires des plaines de Valachie, qui résistèrent avec un héroïsme admirable. Soutenus par notre artillerie et par la flottille des monitors du Danube, ils contre-attaquèrent à la baïonnette, forçant, à diverses reprises, les Allemands à prendre la fuite.

Au cours des journées du 18 et du 19, attaques et contre-attaques se succédèrent sans interruption, occasionnant à l'ennemi de lourdes pertes. Celui-ci, voyant que du côté de son aile gauche tout espoir de réussite était perdu, porta son principal effort vers le centre et tenta d'enfoncer la partie du front occupée par des contingents roumains, serbes et russes. Un instant il réussit à pénétrer dans les tranchées, mais des renforts roumains accourus l'en chassèrent immédiatement.

Dans la soirée du 19, vers 21 heures, la lutte atteignit son paroxysme. A l'aile gauche, les troupes roumaines réussirent à culbuter la droite ennemie qui se retira en désordre. Dès lors, la bataille était gagnée pour les Roumains. Les Alliés poursuivirent le succès ainsi obtenu, chassant devant eux l'ennemi qui se vengea en incendiant les villages. De nombreux actes d'héroïsme se raient à signaler. Le colonel Droshterno fut blessé au moment où, l'épée nue, il se précipitait à l'assaut en chantant, à la tête de son régiment. Le colonel serbe Mirtitz fut également tué à la tête de ses bataillons. Des monceaux de cadavres couvrent le champ de bataille. (Radio.)

SUR LE FRONT BRITANNIQUE

LUTTE ACHARNÉE dans le secteur de Thiepval

Finalement nos alliés restent maîtres du terrain conquis.

COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE DU 29 SEPTEMBRE
21 HEURES 30

La pluie qui est tombée en abondance aujourd'hui a réduit l'activité au centre et à droite de notre front de bataille où ne s'est guère manifesté qu'un bombardement intermittent. Une légère avance a été marquée à l'est de Lesbœufs et nous nous y sommes emparés de cinq cents mètres de tranchées ennemies.

Dans le secteur de Thiepval, la lutte a été violente autour de la redoute Stuff. Après avoir enlevé une notable portion de la tranchée de Hesse, nous en avons été rejetés par une contre-attaque, mais nous l'avons reconquise dans le courant de la journée. 529 prisonniers, dont 8 officiers, sont restés entre nos mains dans ce secteur au cours des dernières vingt-quatre heures.

Le mauvais temps n'a pas interrompu le travail de notre aviation, qui a attaqué avec succès les renforts ennemis en marche. Hier, les escadrilles de reconnaissance allemandes ont montré de l'activité à l'intérieur de leurs lignes, mais elles n'ont que très rarement passé à l'offensive. Un avion ennemi a été abattu. Un des nôtres n'est pas rentré.

Le communiqué italien

ROME, 29 septembre. — Commandement suprême :

Dans la vallée de l'Adige, nous avons efficacement contrebalancé la grande activité des patrouilles et de l'artillerie de l'adversaire.

Dans la vallée de l'Astico, nos tirs d'interdiction sur le mont Cimone, continuent.

A la tête du torrent de Vanoi (Cismon-Brenta), dans l'après-midi d'hier, les forces ennemies, profitant d'un épais brouillard, ont tenté une violente attaque de surprise contre notre position avancée au nord du mont Cardinal; elle a été nettement repoussée.

Nous avons également repoussé une attaque exécutée par des détachements de kaiserjagers contre nos positions de Punta-Foramé, à la tête du rio Felizon (Boite).

Sur le reste du front, actions intermittentes des deux artilleries, contrariées par le mauvais temps.

Sur le Carso, la nuit dernière, toutes les tentatives répétées de l'ennemi pour s'approcher de nos lignes ont été repoussées.

Un incident diplomatique entre le Vatican et la Bavière

TURIN (De notre correspondant particulier). — On a quelques données sur les causes qui auraient fait suspendre le mouvement diplomatique du Vatican annoncé, en le renvoyant à l'année prochaine. L'obstacle imprévu vient de la Bavière.

Tout le monde croyait définitive la nomination de Mgr Pacelli, secrétaire aux Affaires ecclésiastiques extraordinaires, comme nonce à Munich. Le prélat avait même reçu de tous côtés de chaleureuses félicitations. Tout à coup, il pria ses amis d'annoncer que, pour l'instant, il ne bougeait pas de Rome et que, par conséquent, le mouvement diplomatique était également retardé.

D'après les bruits recueillis par la Stampa, l'épisode qui aurait amené ce changement dans les projets du Saint-Siège serait le suivant : le roi de Bavière aurait fait connaître au Vatican qu'il n'entendait nullement qu'à l'heure actuelle le nonce cardinal Frühwirth, sujet autrichien et pangermaniste fervent, fût remplacé par un prélat italien.

Le Vatican répliqua que le pape n'envoie pas des nonces d'une nationalité plutôt que d'une autre, mais simplement des prélats de la Sainte Eglise romaine.

On assure que la réponse du roi de Bavière n'aurait pas été d'un ton très conciliant et qu'il maintient son point de vue.

Tels sont les faits.

Zeppelins et aviatiks bombardent Bucarest

BUCAREST, 29 septembre. — Cette nuit a eu lieu une nouvelle attaque de zeppelins sur Bucarest avec des bombes incendiaires; elle a causé deux petits incendies et tué quelques enfants.

Vers 8 heures du matin, 5 aviatiks allemands ont survolé la capitale et ont lancé 21 bombes sur les quartiers du centre. Il y a peu de victimes. Aucun établissement militaire n'a été atteint, ni les monuments publics. L'église protestante a été endommagée.

Les aviatiks ont lancé un manifeste, disant qu'ils étaient venus pour venger le bombardement de Sofia par les aviateurs français. La population demande des représailles énergiques.

Sur le front de Transylvanie, les nouvelles du communiqué sont satisfaisantes, surtout dans la vallée du Jiu, où, après leur recul stratégique, les troupes roumaines ont remporté de brillants succès.

Les communiqués roumains

BUCAREST, 28 septembre. — **FRONT NORD ET NORD-OUEST.** — Dans les monts Gurghau, combats entre détachements.

Au sud de Sibiu, les combats continuent.

Dans la vallée de Jiu, nous avons progressé.

FRONT SUD. — En Dobroudja, duels intermittents d'artillerie.

ATTQUES AERIENNES. — Des avions ennemis ont jeté des bombes sur Bucarest, occasionnant quelques dégâts.

BUCAREST, 29 septembre. — **FRONT NORD ET NORD-OUEST.** — Il y a eu des luttes sur tout le front, mais particulièrement actives au nord-ouest de Podbav (Hadpak) et au nord de Stena (Garat).

L'ennemi s'est retiré vers l'ouest, laissant entre nos mains, comme prisonniers, 2 officiers et 200 soldats.

Les luttes au sud de Sibiu continuent activement.

FRONT SUD. — Notre artillerie a coulé un vaisseau de guerre ennemi dans le canal au sud de l'île Persins.

En Dobroudja, engagements partiels.

ATTQUES AERIENNES. — Des avions ennemis ont jeté des bombes sur Cernavoda-Alexandria et sur les villages au sud de Bucarest. Un avion ennemi a été descendu près de Padesu, département de Mehedinzi.

A Bailesti, est arrivé un avion français de Salonique.

Hindenburg au secours de Mackensen

GENÈVE, 29 septembre. — Suivant une dépêche de Budapest, le maréchal Hindenburg a rejoint Mackensen sur le front balkanique, où il fera un court séjour. (Information.)

Le discours du chancelier n'a pas rassuré l'Allemagne

BERNE, 29 septembre. — Une foule énorme a séjourné à l'extérieur du Reichstag pendant toute la séance.

Le discours du chancelier a fait une impression décourageante et à l'issue de la séance on a entendu proférer des cris contre la guerre.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

— La médaille d'honneur en or des épidémies a été décernée à M. Loiseau, médecin aide-major de 1^{re} classe de l'armée territoriale, chef du laboratoire à l'Institut Pasteur.

— Le capitaine aviateur Zuluaga, qui traversa la Cordillère des Andes en ballon, est nommé attaché militaire à la légation argentine de Paris.

— Sir William Dunn a été élu lord-maire de Londres au Guildhall.

— Le Journal officiel portugais publie une loi admettant les décorations pour faits civils et actes militaires et une loi établissant la peine de mort exclusivement dans le cas de guerre et sur le théâtre de la guerre.

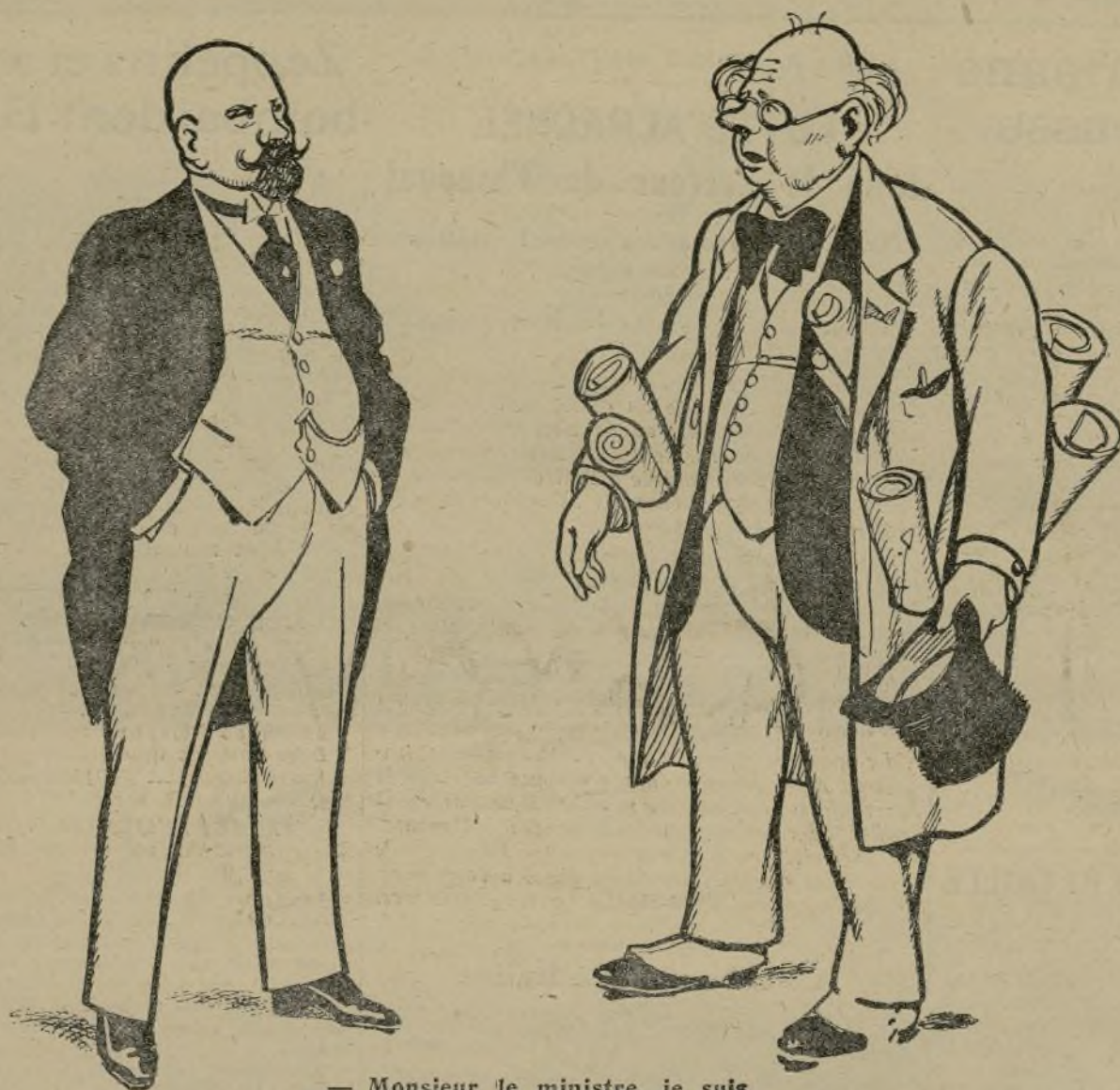
— Le Conseil des ministres d'Autriche s'est réuni à Vienne, sous la présidence du comte Sturgkh. Tous les ministres assistaient à cette réunion, qui a duré plusieurs heures.

— Selon une information officielle de Berlin, le général von Wandel a été relevé de son poste de ministre de la Guerre intérimaire.

OBÉSITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

Ayuntamiento de Madrid

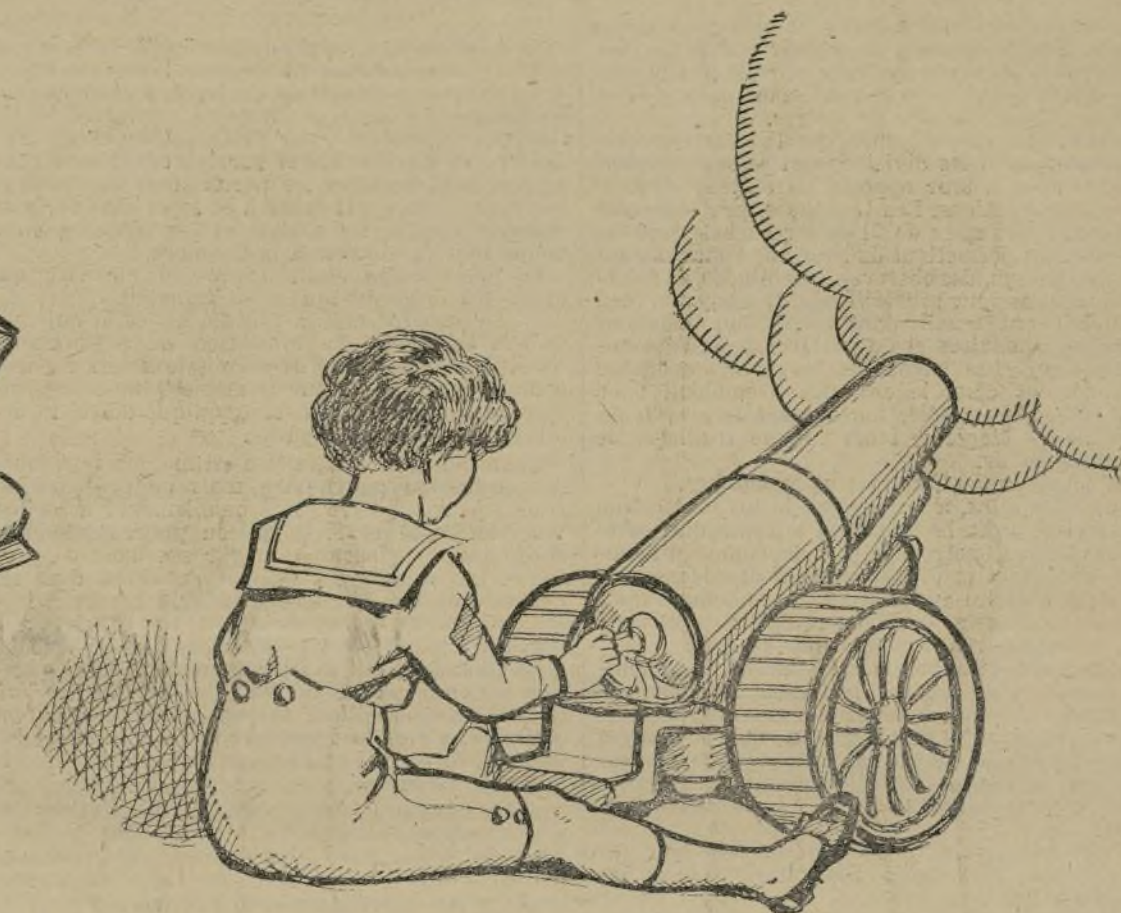
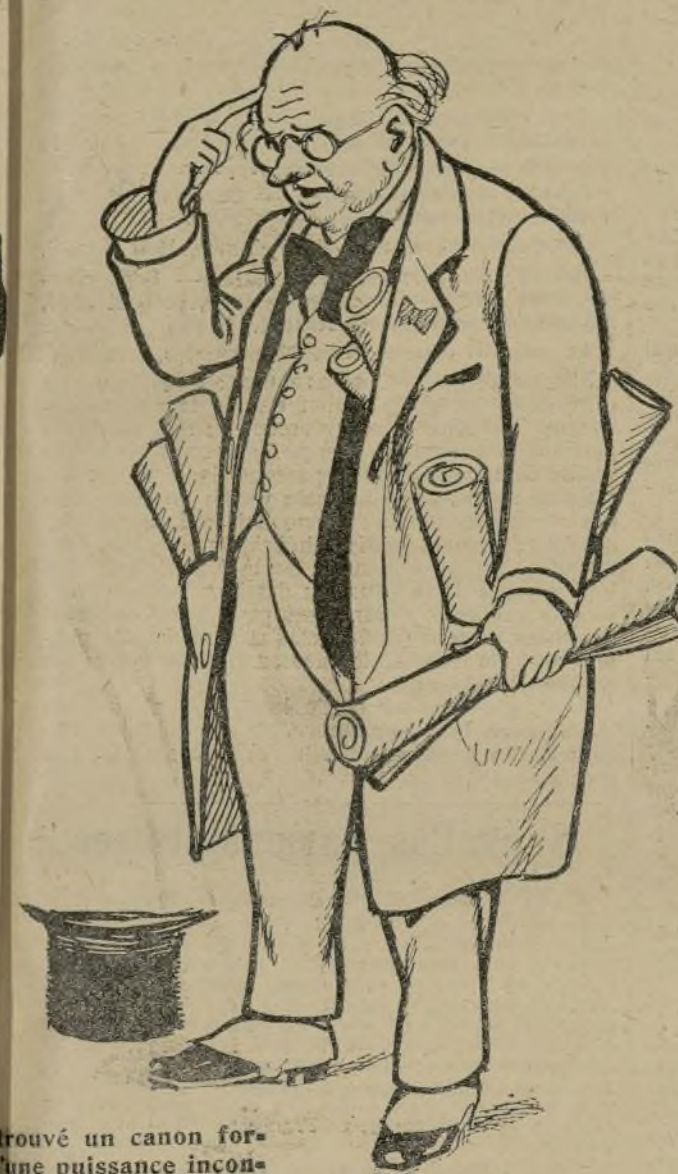
L'INVENTION MERVEILLEUSE, par FABIANO



— Monsieur le ministre, je suis le créateur d'une invention merveilleuse, qui, demain, mettra fin à la guerre...



... J'ai trouvé un canon formidable d'une puissance incon-



... Un canon auprès duquel les 350 et les 420 sont tout au plus des jeux d'enfants...

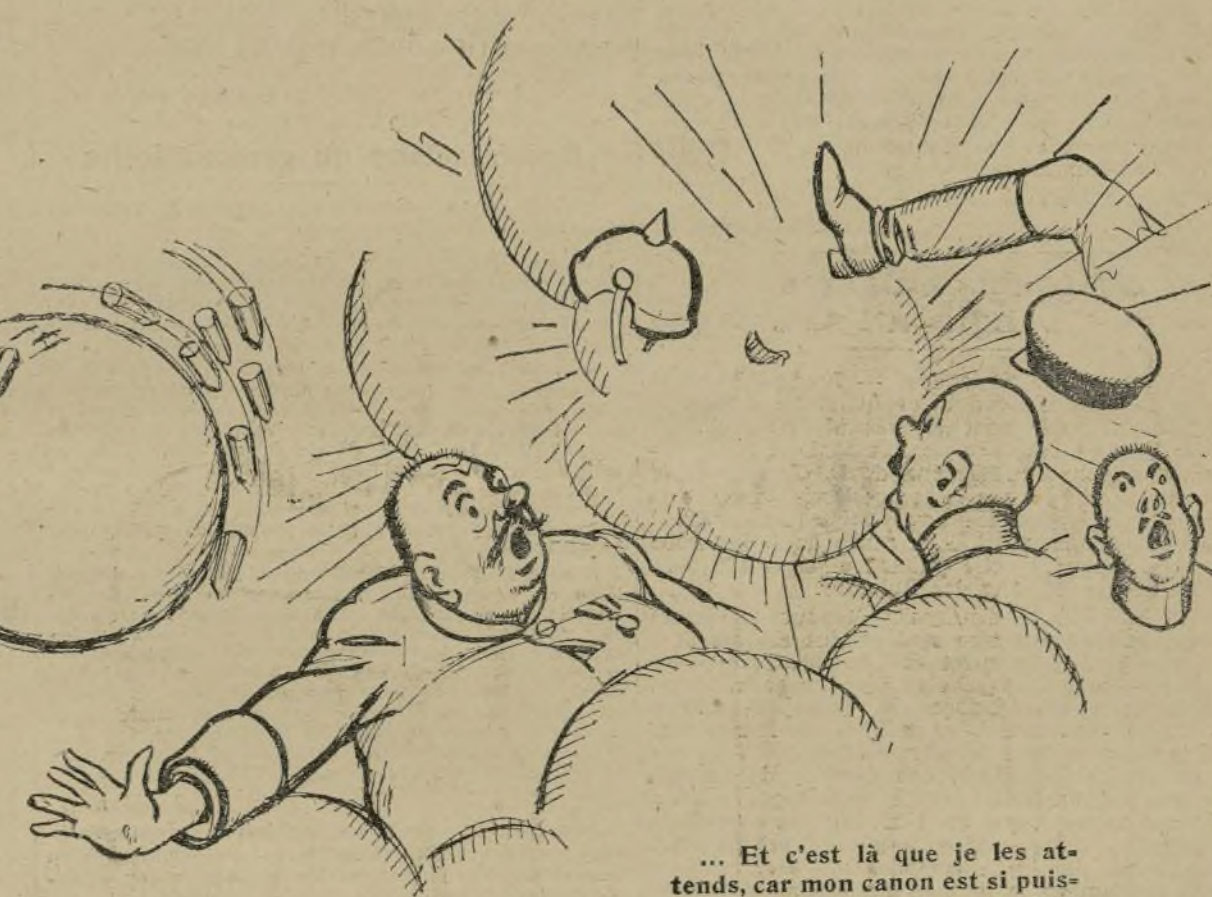
F. Fabiano



... Eh bien ! ce canon, monsieur le ministre, je ne le vends pas, je le donne à nos ennemis...



... Suivez bien mon raisonnement : devant nos positions, ils braquent des millions de cagons...



... Et c'est là que je les attends, car mon canon est si puissant qu'il fait le tour, revient sur les Boches et les pulvérise !

Le secteur tranquille

(Extrait du carnet d'un de nos collaborateurs sur le front.)

Après les secteurs mobiles et bruyants de la Somme, nous voici dans un secteur tranquille. Notre tranchée de première ligne et celle des Boches courent sur deux crêtes sensiblement parallèles et distantes d'une centaine de mètres.

Voici dix-huit mois bientôt que la situation reste inchangée; aussi les divisions qui se sont succédées ont-elles tour à tour apporté au secteur d'incessantes améliorations. Les tranchées, protégées par d'imposantes rangées de fil de fer barbelé, ont des créneaux qui permettent de tirer sur l'ennemi sans en être aperçu, des observatoires blindés, de solides blockhaus pour mitrailleuses. Les boyaux, bien réguliers, sont munis dans toute leur longueur d'échelles japonaises et de puisards pour l'écoulement des eaux. Les cagnas et les sapes, aménagées profondément dans le sol, nous semblent, avec leurs plafonds de tôle, leurs murs boisés, leurs tables, leurs étagères, leurs lits de treillage, de véritables palais.

Les jours passent, calmes et monotones.

Tous les matins, à six heures, le jus tout chaud nous arrive; à dix heures, c'est le repas du matin; à deux heures, notre cycliste de compagnie apporte les journaux et les suppléments de nourriture dont nous lui avons fait la commande; à quatre heures, l'agent de liaison distribue les lettres; à cinq heures, c'est le repas du soir.

La garde n'étant pas très rigoureuse, les hommes disposent de loisirs. Ils fument d'interminables pipes en jouant à l'éternelle manille; ils écrivent six et huit pages à l'épouse ou à la fiancée; ils lisent quelque roman dans un petit coin ensoleillé, ou ils engagent de longues causeries, rappelant leurs fredaines passées avec un regret dans la voix.

Des heures entières s'écoulent parfois sans que l'on entende l'éclatement d'un obus ou le sifflement d'une balle.

La terre, à peu près respectée, — c'était autrefois des champs de blé — est couverte d'une végétation sauvage; par endroits la verdure a même envahi les boyaux et des branches vous fouettent le visage en passant.

Le soir tombe. C'est un magnifique crépuscule d'été qui n'a pas l'air guerrier pour un sou. De longs nuages orangés et violets se détachent sur un ciel d'or pâle... Vers l'ouest une étoile clignote, incertaine. Par degrés les choses se confondent, s'estompent... Il ferait bon se plonger dans une douce rêverie, mais tout là-bas, là-bas, le canon gronde... Le canon de la Somme, qui nous rappelle la guerre et nous donne un peu la sensation d'être des embusqués!

Au front, septembre 1916.

J. François-Oswald.

Les dirigeants bulgares vendus à l'Allemagne

PÉTROGRAD, 29 septembre. — Les ministres et le personnel des légations de Roumanie à Sofia et à Constantinople sont arrivés à Pétrograd.

M. Derussi, ministre de Roumanie à Sofia, interviewé par un rédacteur de la *Gazette de la Bourse*, a déclaré que le prince Boris de Bulgarie a brûlé irrévocablement ses vaisseaux, qu'il est dévoué profondément à la cause de l'Allemagne et qu'il défendra cette puissance jusqu'à la dernière goutte de sang des Bulgares.

M. Malinoff et d'autres prétendus opposants sont impuissants ou se sont vendus chèrement à l'Allemagne. La plupart des hommes politiques influents sont tous achetés par l'or germanique. Le ministre des Finances, M. Tontcheff, a reçu presque ouvertement un million de francs lors de la conclusion du dernier emprunt.

Le général Bojadjeff, commandant de l'armée bulgare en Macédoine, voulut démissionner à un moment très critique, car il n'avait pas reçu complètement le demi-million de francs qui lui avait été promis par les Allemands.

Se méfiant de la loyauté des Bulgares, M. Derussi et son premier secrétaire ont brûlé, durant toute la nuit qui a précédé leur départ, les papiers, les documents et les archives de la légation. Le lendemain, un ministre bulgare demanda à M. Derussi pourquoi des étincelles sortaient des cheminées de la légation. M. Derussi répondit qu'il avait oublié de s'approvisionner de bois et qu'il se chauffait avec de vieux journaux. Le ministre de Roumanie a dressé l'inventaire des meubles de la légation sachant que celles de France et de Serbie ont été saccagées par les Bulgares. Il a déclaré avoir vu de ses propres yeux dans le cabinet d'un des ministres bulgares de nombreux objets qui appartenaient à un membre éminent de la colonie française.

À LA CHAMBRE

Le nouveau régime des permissions

Le pourcentage maximum de 5 0/0, imposé aux chefs de corps comme limite pour l'octroi des permissions aux combattants du front, n'existera plus désormais. Le général Roques, ministre de la Guerre, répondant aux interpellations de MM. Lauche et Lucien Voilin sur les conditions auxquelles sont données les permissions au front et sur la différence qui existe à ce sujet dans certains régiments entre les soldats et les officiers, en a donné hier l'assurance à la Chambre.

Ce pourcentage était, d'après lui, le vice qui créait les inégalités qu'on lui signalait :

— Le principe vrai, a-t-il dit, est celui qui consiste à accorder une allocation de permissions. Ainsi le même nombre de permissions sera accordé à tous les hommes pour le même temps. Ce principe qui commencera à être appliqué dès le 1^{er} octobre nous donnera l'égalité.

Quant au taux, le ministre estime que sept jours de permission par quatre mois de présence au front peuvent être raisonnablement accordés. Pour la Corse et l'Algérie, on pourra admettre douze jours de permission par six mois de présence. Les soldats des régions envahies, dont les familles ont été évacuées à l'intérieur, seront inscrits en tête de la liste de départ. Les officiers auront droit aux mêmes permissions que les soldats.

La Chambre, qui avait entendu sur cette question les observations de MM. Lauche, Lucien Voilin, de l'Estourbeillon, Ribeyre, Bouilloux-Lafont et Durre, a clos le débat par le vote, à mains levées, de l'ordre du jour suivant accepté par le ministre de la guerre :

« La Chambre, approuvant les déclarations du gouvernement, compte sur lui pour que les permissions soient accordées équitablement et avec justice à tous les mobilisés, quels que soient leur grade, leurs affectations ou leur résidence. Elle compte sur sa fermeté pour que ses ordres soient rigoureusement obéis sur tous les fronts ».

Au début, une interpellation de MM. Théodore Brette et Bouvier sur la régularité et le contrôle des réquisitions de vin, à laquelle avait répondu M. Joseph Thierry, sous-secrétaire d'Etat à l'Intendance, avait eu pour résultat le vote, à mains levées, d'un ordre du jour accepté par le gouvernement, invitant ce dernier « à prendre toutes les mesures nécessaires pour assurer la régularité et le contrôle des opérations de réquisition des vins ».

Séance mardi.

Léopold Blond.

Une circulaire du général Joffre

La « Note aux armées » suivante vient d'être signée par le général en chef :

A partir du 1^{er} octobre prochain, les militaires des armées, ainsi que ceux des régions stationnées au delà de la ligne de démarcation pour la circulation en chemin de fer, pourront bénéficier de trois permissions de sept jours par an, de délais de route non compris.

Les chefs de corps et de services prendront leurs dispositions pour que chaque militaire parte en permission, dans la mesure où les circonstances militaires le permettront, une fois par période de quatre mois. En conséquence, tout chef de corps, au moment où sa troupe sera retirée de l'action et à tout autre moment si la nécessité s'en fait sentir, rendra compte à l'échelon supérieur de sa situation exacte au point de vue des permissions et fera toute proposition qu'il jugera nécessaire.

Il ne sera apporté aucune modification aux dispositions en vigueur pour l'inscription sur les listes de départ des unités. Les tours actuellement établis seront continués, mais sur le taux de sept jours par bénéficiaire. Deux jours supplémentaires seront accordés comme par le passé aux militaires qui seront l'objet d'une citation (une seule fois par citation) et à ceux qui pourront prouver par certificat du maire qu'ils doivent se marier au cours de la permission.

Les permissions à titre exceptionnel continueront à être accordées d'après les règlements établis.

J. JOFFE.

Des instructions complémentaires seront adressées ultérieurement pour l'envoi en permission en Corse, Algérie, Tunisie et Maroc, ainsi qu'en Grande-Bretagne et dans les pays nécessitant le transport par mer.

L'explorateur Shackleton va rentrer en Europe

SANTIAGO-DU-CHILI, 29 septembre. — L'explorateur Shackleton, accompagné du ministre anglais, a rendu visite au président de la République pour le remercier du secours qui lui fut prêté par le gouvernement.

Sir E. Shackleton et ses compagnons ont été très fêtés. Ils partiront lundi pour Buenos-Ayres où ils s'embarqueront pour retourner dans leur patrie.

LA SITUATION des classes de recrutement

A partir du 1^{er} octobre la répartition des classes de recrutement sous les drapeaux s'établit comme il suit :

Armée active. — Classes 1917 (appelée par anticipation), 1916 (*idem*, mais rentrant dans la normale à cette date), 1915 et 1914.

Réserve de l'armée active. — Onze classes, 1913 à 1903 inclusivement.

Armée territoriale. — Sept classes, 1902 à 1896.

Réserve de l'armée territoriale. — Sept classes, 1895 à 1890, plus celles de 1889, 1888 et 1887, maintenues exceptionnellement.

Au total 31 classes, dont 27 normales.

Rappelons que le passage des classes dans les différentes catégories, bien que le travail matériel des bureaux de recrutement en soit suspendu pendant la guerre — que, par exemple, les réservistes de la classe 1902 passant dans la territoriale ne soient pas pour cela versés de droit dans des corps territoriaux — ne doit pas moins être considéré comme réalisé théoriquement à la date normale, tel qu'il résulte de la loi. Il doit être tenu compte de la situation des hommes sous différents rapports, notamment pour l'établissement des listes de tour de départ, l'attribution des permissions ou sursis, le classement des pères de quatre enfants, etc.

En outre, le ministre de la Guerre a déposé à la Chambre, le 28 septembre, un projet de loi tendant au recensement et à la révision anticipés de la classe 1918.

Nouvelles parlementaires

La situation de l'étranger né en France

M. Jean Lerolle, député de Paris, vient de déposer une proposition de loi ayant pour effet de modifier la loi du 26 juin 1889, qui, dit-il, « codifiant et aggravant les lois du 7 février 1851 et du 16 décembre 1874, a introduit dans notre législation, à côté de la naturalisation par décret, une sorte de naturalisation d'office, sans enquête et sans contrôle, dont la naissance sur le sol français est la seule condition ».

M. Jean Lerolle propose d'abroger les paragraphes 3 et 4 de l'article 8 du Code civil et de régler ainsi la situation de l'étranger né en France par l'article 9 ainsi modifié :

« Tout individu né en France d'un étranger pourra, dans l'année qui suit sa majorité, réclamer la qualité de Français, pourvu que, dans le cas où il résiderait en France, il déclare que son intention est d'y fixer son domicile et que, dans le cas où il résiderait en pays étranger, il fasse sa soumission de fixer en France son domicile et qu'il l'y établisse dans l'année à compter de l'acte de soumission. »

Les prisonniers de guerre

A la commission des affaires extérieures, M. Candace, délégué à la commission interparlementaire des prisonniers de guerre, a donné hier communication des dépêches émanant de l'ambassade d'Espagne et faisant connaître que :

1^o Au 15 octobre prochain, tous les Français envoyés en Pologne et en Courlande dans les camps de représailles seront ramenés dans leurs camps normaux en Allemagne ;

2^o A partir du 3 octobre commencera le rapatriement par trains journaliers de 4.000 Français du corps sanitaire : médecins, brancardiers et infirmiers.

La commission de l'armée a adopté, de son côté, une proposition de résolution invitant le ministre de la Guerre à donner des instructions aux commissions de classement instituées dans les différentes régions d'internement en Suisse, en vue de rechercher et signaler les militaires internés susceptibles d'être proposés pour l'avancement, une décoration ou une citation.

Un projet de réorganisation militaire en Espagne

MADRID, 28 septembre. — Le ministre de la Guerre, parlant au Sénat, a exposé les détails du projet de réorganisation militaire. Il déclare qu'il est absolument nécessaire d'établir des lois qui s'appliquent aux circonstances présentes aussi bien que futures.

Une armée puissante et dûment organisée, dit le ministre, peut seule assurer la souveraineté et l'indépendance de la patrie.

La topographie de l'Espagne exige une accumulation de moyens de défense.

Il faut que les archipels des Baléares et des Canaries possèdent des éléments suffisants pour se défendre seuls.

Le ministre demande 20 millions pour l'aviation. Il conclut en faisant appel au patriotisme du Parlement.

VISITEZ LES GRANDS MAGASINS DUFAYEL, PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

LES CONTES D'EXCELSIOR

La fille étranglée

— Soit, fit Mme Herbelot, je vais vous raconter l'aventure de ma petite-cousine Hélène. Ce n'est qu'une histoire de guerre, mais elle est vraie.

La mort de mon cousin de Rincens avait laissé les siens dans une situation fort difficile : juste quelques maigres rentes à grignoter et deux ou trois fermes autour d'une maison de campagne dans l'Oise, où la veuve se retira avec sa famille. Seule, Hélène, sa fille aînée, qui avait alors dix-huit ans, resta courageusement à Paris, pour entrer dans une maison de commerce comme dactylographe. C'était dur.

La guerre éclata, puis survint l'invasion. Sans nouvelles de sa mère depuis huit jours, Hélène pensa que l'ennemi allait bientôt atteindre Saint-Naïry : elle estima que sa place était là-bas. Un soir, elle se jeta dans un des derniers trains qui partaient vers la maison familiale. On ne lui garantit pas qu'on irait plus loin que Creil.

Effectivement, le convoi s'arrêta là, vers minuit. Alors, Hélène se décida à franchir à pied la longue distance qui la séparait de sa mère. Et elle s'élança dans la nuit vers ces régions lointaines, qu'elle entrevoyait grouillantes de casques à pointe.

Sur la route, des voitures chargées de réfugiés se succédaient sans interruption, roulant vers Paris. Hélène traversa des bourgs et des villages qui semblaient endormis, et d'autres, peut-être abandonnés. Il faisait grand jour quand elle aperçut le coteau boisé d'où Beausoleil, la propriété des Rincens, domine la campagne environnante. Du bout de la petite allée familière, Hélène vit tout de suite que la porte de la maison était ouverte. Pourtant, les volets étaient clos. Elle appela et personne ne répondit. Quand elle pénétra dans le vestibule, ce fut pour pousser un cri de surprise :

— Mademoiselle Mayer !...

Blanche Mayer était la fille d'un petit professeur de musique qui remplissait les fonctions d'organiste à Fumelin. Aux temps prospères des Rincens, lorsque ceux-ci venaient chaque année passer quelques mois à Beausoleil, le bonhomme avait donné des leçons de piano à Hélène. Parfois, Blanche l'avait accompagné au « château », et c'est ainsi qu'Hélène la connaissait.

La jeune fille était là, sans chapeau, comme chez elle. Hélène était trop épuisée par sa marche nocturne, trop inquiète du sort de sa mère pour chercher à comprendre. Il y a des circonstances où les choses les plus invraisemblables vous paraissent toutes naturelles. Seule, Mlle Mayer ne semblait pas se remettre de l'arrivée d'Hélène, qu'elle n'attendait évidemment pas.

— Où est maman ?... Où sont mes sœurs ? demanda tout de suite Hélène.

— Parties... Les Allemands ont occupé Fumelin. J'ai pu me sauver... Mon père a dû rester là-bas... Alors, reprit-elle avec un peu d'hésitation, je suis venue jusqu'ici... Je pensais vous demander asile... je n'ai plus trouvé personne.

Hélène ne s'aperçut d'abord pas de l'embarras de cette réponse. Blanche, au reste, se ressaisit bientôt. Au fond, cette petite, qu'Hélène avait connue si timide, semblait montrer beaucoup de décision. Elle conduisit Hélène à la salle à manger. Elle insista pour qu'elle se restaurât. Hélène la suivit comme en rêve : de quoi se serait-elle étonnée ?... Dans le grand bouleversement de l'heure tragique, était-il donc si extraordinaire de trouver Blanche ici ?... Les maîtres avaient fui la maison, laissant la porte ouverte ; toute propriété était abolie, tout ordre des choses renversé : demain, les Prussiens seraient ici. Sur le conseil de Blanche, Hélène s'étendit sur un lit et s'endormit d'un sommeil de plomb.

Elle se réveilla vers neuf heures du soir. Dans l'ombre grandissante, un bruit singulier frappa son attention, un bruit saccadé : tac, tac... tac, tac, tac... des petits coups, secs comme le déclic d'un obturateur, qui se succédaient avec rythme, pour s'arrêter, et puis reprendre. Hélène monta au second étage. Là, elle aperçut Blanche, debout sur une chaise, devant une fenêtre entr'ouverte. On entendait toujours le mystérieux « tac, tac », cette fois très proche, et avec lequel coïncidait un éclat lumineux, comme parti de la fenêtre. Hélène n'avait jamais manqué de résolution : retenait son souffle, elle s'approcha et découvrit qu'au loin, dans la campagne occupée par les Allemands, des luciers clignotaient, identiques.

Alors, ma cousine comprit. D'un bond, sans lui laisser le temps de se retourner, elle se jeta sur

Blanche, et, la saisissant à la gorge, elle la renversa en arrière, serrant toujours, de toute la force de ses doigts crispés.

Mme Herbelot s'arrêta quelques secondes dans son récit. Et puis, elle reprit :

« J'ai vu Hélène trois jours après, à Paris, où elle put retrouver sa mère. Elle m'a raconté cette affaire en sanglotant... Je crois bien qu'elle regardait ses propres mains avec épouvante... Ainsi, j'ai compris que cette fille si courageuse avait serré jusqu'à ce que l'autre, qui était une espionne, vous l'avez deviné, eût cessé de remuer... »

Hélène se rendit aussitôt après à Saint-Naïry, le hameau voisin, alors rempli de nos soldats. Elle expliqua ce qu'elle avait fait. On vint examiner le cadavre, qu'on emporta comme une bête puante, avec la lanterne de télégraphie optique qui servait de pièce à conviction. Beausoleil ne connut pas d'autre souillure. Les Boches ne dépassèrent pas Fumelin. Il est probable qu'ils redoutèrent une surprise, en voyant leur conversation si brusquement interrompue avec celle qui les renseignait... Et puis, le lendemain, se levait l'aube glorieuse de la Marne.

André Savignon.

Protégeons nos perspectives sabotées par les "gratte-ciel"

On sait qu'un projet de loi a été déposé, il y a quelques mois, dans le but de protéger Paris contre l'édification de tout nouvel « Astoria », contre toute surélévation du genre de celles réalisées rue de Rivoli, rue des Pyramides, etc.

Il s'agissait de compléter les décrets de 1852, qui interdisent les constructions dangereuses pour la salubrité ou la sûreté publiques, et la loi de 1911, qui vise à protéger les perspectives et les sites, par un paragraphe — oublié jadis — permettant d'ordonner « la discontinuation des travaux entrepris en infraction aux prescriptions réglementaires ».

M. Paul Escudier, dont le rapport sur ce projet de loi vient d'être distribué à la Chambre, constate qu'à l'étranger les constructeurs sont assujettis à des règles étroites et précises, qui ont des sanctions rapides. Il conviendrait sans doute qu'on organisât en France un système analogue de protection des monuments et sites et qu'on refondît dans ce but, en les précisant et les améliorant, les prescriptions anciennes.

M. Escudier estime qu'il suffira, pour cela, d'adopter le texte suivant :

« En cas d'infraction... etc... (aux règlements) le préfet, en déférant au conseil de préfecture le procès-verbal de contravention, pourra demander au président du conseil de préfecture de prescrire d'urgence la discontinuation des travaux. Le président du conseil de préfecture, après avoir entendu le contrevenant ou l'avoir dûment convoqué à comparaître dans les quarante-huit heures, ainsi que le représentant de l'administration, et, s'il y a lieu, tel expert qu'il aura désigné, pourra ordonner la cessation immédiate des travaux. La décision sera exécutoire sur minute et nonobstant appel, et vaudra jusqu'à intervention de la décision définitive statuant sur la contravention. »

LA CRISE DU PAPIER

Le Syndicat des journaux d'opinion réuni le 28 septembre a pris acte du vote émis par le comité du groupement des intérêts économiques de la presse, tendant à la limitation de la consommation du papier. Il en a approuvé le principe et, pour en faciliter l'application immédiate, a estimé à l'unanimité :

1° Que ce principe ne saurait être équitablement appliqué ni aux journaux qui ne paraissent pas tous les jours, ni aux journaux vendus plus de 5 centimes ;

2° Que si la même règle est appliquée indistinctement à tous les journaux, quelle que soit la diversité de leurs formats, la quantité maximum dont chaque journal pourra disposer chaque semaine doit être calculée en mètres carrés au prorata du prix de vente ;

3° Que les directeurs de journaux devront prendre l'engagement de ne réduire ni leur personnel, ni le salaire de leur personnel, en raison de la crise actuelle. Cette crise d'ailleurs n'atteindrait les collaborateurs ouvriers et employés, que si le gaspillage du papier et l'augmentation de son prix obligeaient à disparaître, comme il faut le prévoir, un très grand nombre de journaux.

Excelsior est tout à fait désintéressé de la question puisqu'il a, au début de la guerre, réduit son format — à la grande satisfaction de la presque unanimité de ses lecteurs qui tout récemment encore lui ont demandé de maintenir ce format au moins jusqu'à la fin des hostilités. Néanmoins, il tient à déclarer qu'il est complètement d'accord avec ses confrères du Syndicat des journaux d'opinion.

LE LIVRE DE DEMAIN

"L'Effort de l'Angleterre"

En quelques mois, notre alliée britannique a pu réaliser ce prodige : 5 millions d'hommes sous les armes, un million et demi d'hommes et 250.000 femmes dans les ateliers de munitions, une dépense quotidienne de près de 5 millions de livres sterling. Lord Rosebery l'a souligné en ces termes : « Ne pouvons-nous pas dire que l'histoire du monde n'offre rien de comparable à cela ? »

Mrs Humphry Ward publiera, demain, un livre de toute première importance, écrit en français, sous le titre : *L'Effort de l'Angleterre* — sept lettres à un ami américain — (préface de M. Gabriel Hanotaux).

Nous en détachons cet extrait saisissant (1) :

Il nous a fallu neuf mois pour comprendre ce dont la France s'est rendu compte (la France, puissance continentale soumise à la conscription, qu'on se le rappelle!) après la bataille de la Marne, quand elle envoya dans ses arsenaux militaires tous les ouvriers sur lesquels elle put mettre la main. L'Angleterre dont les villages n'avaient pas été ravagés par la guerre, qui avait conservé sa vie normale, ne pouvait concevoir aussi vite que la France la nécessité absolue d'avoir des munitions. Sur ce point elle n'était nullement préparée, et sur ce point encore, comme dans l'organisation de l'armée, nous pouvons déclarer que nous avons « improvisé l'impossible ». « Aucune nation », dit M. Buchan dans son *Histoire de la guerre* si intéressante, « ne peut être vraiment préparée à faire la guerre, à moins qu'elle n'ait l'intention de la faire comme l'Allemagne; et la Grande-Bretagne, comme la France, a expié le crime d'avoir sincèrement désiré la paix ». L'histoire racontera un jour ce que les ouvriers de l'Angleterre ont fait pendant la première année dans ses chantiers et dans ses ateliers maritimes.

« Que reproche-t-on à nos hommes ? » me dit d'une voix indignée un patron d'ouvriers à Glasgow, un soir d'hiver que nous approchions tous les deux, sans nous connaître l'un l'autre, de l'une des villes de la Clyde. « L'Angleterre ne doit jamais oublier ce qui s'est fait dans les chantiers de la Clyde pendant les premiers mois de la guerre. Nos hommes travaillaient de six heures du matin à neuf heures du soir tous les jours, au point de tomber de fatigue, et ils travaillaient les dimanches aussi; ils étaient trop fatigués pour manger ou pour dormir : c'est là la pure vérité; j'ai été témoin de cela ». Moi aussi, j'ai vu les traits d'un très grand nombre d'ouvriers creusés par la fatigue, là où je me suis rendue dans les comtés des Midlands, ou dans certains districts sur le Tyné ou la Clyde.

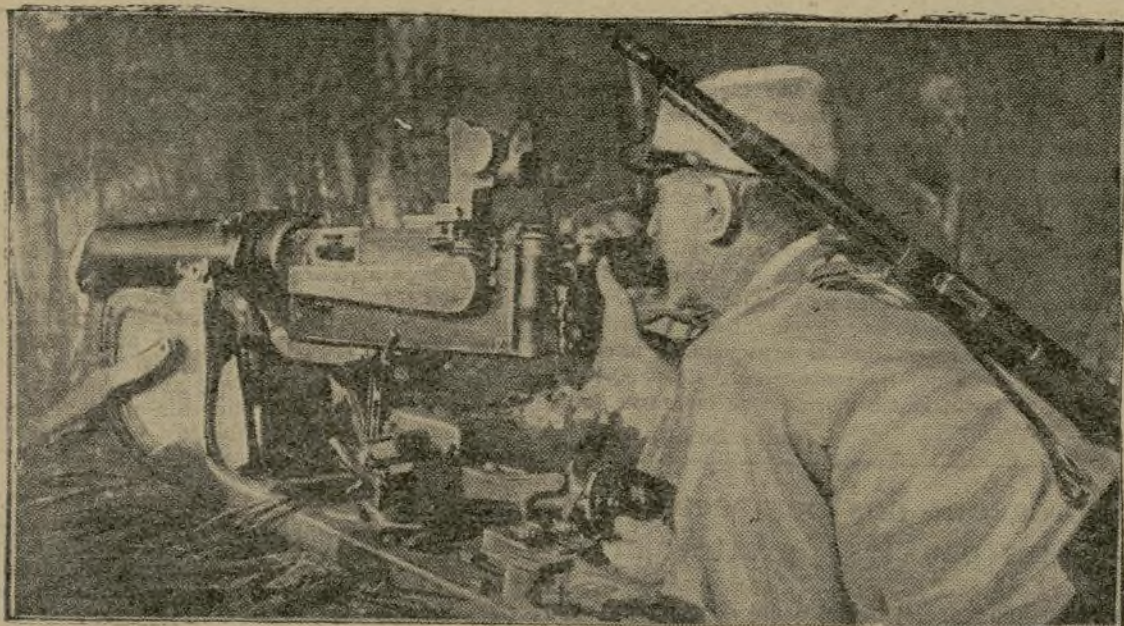
Après de ces figures, les visages des femmes paraissent si frais, des femmes pour qui la vie de l'atelier était toute nouvelle! Mais devant l'air éreinté de l'ouvrier on oublie toutes les critiques hostiles de la presse, ainsi que toutes les conversations sur les grèves et l'alcoolisme, sur les revendications des Trade Unions, et les difficultés innombrables des patrons. L'ouvrier anglais n'est pas souple, loin de là! et il n'est pas doué de beaucoup d'imagination; si l'on excepte quelques-uns de ses leaders favoris, il n'a pas vu un village flamand ou français en ruines, et il lui a fallu du temps pour se rendre compte de l'exaspération des soldats dans les tranchées, devant le silence de leur artillerie, lorsque les saisons étaient à court de munitions, et que tant de vies humaines allaient être sacrifiées en conséquence. Mais il a envoyé des centaines de milliers de ses camarades dans les tranchées; il y a un million et demi de ses compagnons dans les manufactures de l'Etat; et c'est lui, qui en travaillant sous la direction amicale de l'intelligence scientifique de la nation (je veux parler des ingénieurs), plus amicale qu'aucune de celles qu'il a connues jusqu'ici, et aussi avec le concours intelligent et nouveau des ouvrières, c'est lui, dis-je, qui, après tout « exécute les commandes de l'Etat », et entasse dans les grands arsenaux et dans les établissements particuliers canons, obus, bombes, fusils et mitrailleuses; c'est lui encore qui travaille jour et nuit dans les arsenaux de la marine; c'est lui qui enseigne à l'armée toujours grandissante des ouvrières la tâche qu'elles ont à faire; c'est lui qui, dans cette crise nationale, se fait de nouveaux amis, des amis fidèles, soit dans les tranchées, soit dans les fabriques, parmi toutes les classes de la nation, qu'il ne connaissait guère jusqu'ici, et pour lesquelles il était lui-même un inconnu.

Un souffle nouveau vivifiera l'Angleterre à la fin de cette guerre. L'élan immense qu'a donné cette guerre à l'activité de la nation ne servira pas seulement à augmenter son intelligence scientifique, son éducation générale, jusqu'à ses fabriques mêmes, mais il va faire sortir de leur routine les hommes et les femmes, les patrons et les ouvriers, il les forcera à s'examiner et à examiner à nouveau un monde qui a été vivifié par la même passion de l'effort et du sacrifice, par une volonté commune et des deuils semblables.

(1) Depuis que ces pages ont été écrites, certains des chiffres qui y sont mentionnés ont été sensiblement dépassés.

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

LA MITRAILLEUSE ALLEMANDE pendant la guerre



Soldat français manœuvrant une mitrailleuse allemande.

Dès la paix, les Allemands avaient doté leur armée d'une multitude de mitrailleuses et c'est en partie grâce à elles qu'ils purent remporter leurs premiers succès.

On sait aussi la sinistre besogne qu'ils leur firent remplir à Louvain et dans les villes du Nord qu'ils occupèrent successivement. Les fusils n'étaient pas assez expéditifs et, dans la foule des malheureux habitants rassemblés à coups de crosse, chaque balle trouvait sa victime.

Depuis le début des hostilités, les Allemands n'ont pas cessé d'intensifier la fabrication de ces engins. Une mitrailleuse valant plusieurs fusils, c'est pour eux un expédient qui leur permet de combler en partie les gouffres creusés dans leurs effectifs.

Grâce à notre merveilleux effort pour la production du matériel de guerre, nous sommes aujourd'hui arrivés à annihiler la supériorité que nos ennemis tenaient de ce fait, et sous Verdun les essais pressés des balles de nos mitrailleuses criblèrent l'ennemi de piqûres mortelles, comme les abeilles font expirer sous les mille atteintes de leurs aiguillons l'animal qui veut bouleverser la ruche laborieuse.

Si la mitrailleuse de nos ennemis n'offre sur la nôtre ou sur les modèles anglais et américain aucun avantage réel elle s'en distingue toutefois par l'ingéniosité minutieuse de sa construction qui est bien caractéristique de la mécanique allemande.

Son aspect est celui d'un petit canon qui, au lieu d'être monté sur un affût à roues, serait placé sur un trépied. Elle est trapue, massive, sans aucune élégance de ligne; en un mot, elle est confectionnée à la mode de Berlin. Elle est à notre mitrailleuse ce qu'est le lourd 77 à notre fringant 75.

Cette mitrailleuse est montée sur un pied à plusieurs branches, qui, étant pliant, permet un usage très souple. Tantôt ces différentes branches servent comme les patins d'un traîneau pour la faire glisser sur le sol; tantôt, allongées comme les hampes d'un brancard, elles concourent à donner l'impression du transport de quelque blessé. En passant les montants antérieurs sur les épaules, on peut la transporter sur son dos toute prête à entrer en action.

Le principe de cette mitrailleuse est celui du pistolet brownie. Le recul du canon est utilisé pour provoquer l'éjection de la douille vide et le remplacement de la cartouche brûlée. Un ressort récupérateur fait revenir tout le mécanisme en avant.

Les balles passent dans la mitrailleuse par bandes souples de 250, numérotées de 25 en 25. Ces bandes sont transportées par deux dans des caissettes en fer dont se charge le servant désigné sous le nom d'armurier.

Théoriquement, cette mitrailleuse doit pouvoir tirer 500 coups à la minute. En pratique, ce maximum n'est jamais atteint, à cause du changement de la bande qui ne comporte que 250 cartouches.

Un radiateur où circulent cinq litres d'eau enveloppe le canon et permet de ne pas s'inquiéter de l'échauffement du tube.

L'usage de cet engin est rendu plus aisé par une lunette télescopique ou viseur, placée suivant l'axe du canon. Elle facilite l'orientation rapide de la pièce sans avoir à recourir à la hausse ou

au guidon. Sur la gauche de ce viseur, près de l'oculaire, est monté un appareil où sont inscrites les distances de tir, graduées de 400 à 2.000 mètres.

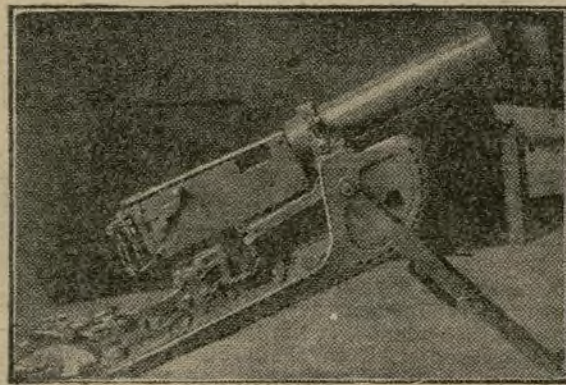
Lorsque la hausse est fixée à la distance choisie, le tireur n'a plus qu'à appliquer exactement le sommet d'un triangle intérieur sur l'objectif qui lui est assigné. Ce triangle est délimité par des fils d'égale longueur, attachés à une lentille. Il ouvre alors le feu.

La mitrailleuse allemande fait en tirant un bruit très caractéristique, plus grave et plus lent que celui de la nôtre.

Au début de la guerre, les seuls régiments allemands qui se trouvaient normalement pourvus de mitrailleuses étaient ceux de l'active, ainsi que ceux de chasseurs. La réserve, la landwehr, l'ersatz, n'en étaient armées que dans une proportion bien moindre. Leurs dotations étaient très variables et le plus souvent insuffisantes.

Dès les premières semaines des hostilités, l'état-major allemand se rendit compte qu'il avait intérêt à munir toutes les unités le plus largement possible de ces engins. Il fit immédiatement intensifier leur fabrication et, au mois de mai 1915, l'armée impériale avait 8.000 pièces à sa disposition, à raison de 12 par régiment.

Depuis cette époque, nos ennemis ont encore



Un trophée : une mitrailleuse allemande.

redoublé d'efforts et, aujourd'hui, nombre de leurs régiments comptent deux compagnies de mitrailleuses. En juillet de cette année, ils arrivaient au total de 11.000 pièces, soit 16 ou 17, suivant les régiments.

Les Allemands ont successivement créé, afin d'obtenir le meilleur rendement possible de leurs mitrailleuses, différentes organisations que nous allons rapidement passer en revue.

En mars 1915, ils organisèrent des sections de compagnie (*Feldmaschinen Gewehrzüge, F.M.G.Z.*), ayant à leur disposition trois pièces au maximum, dont une de rechange. Ces sections sont affectées aux divers régiments et restent tout d'abord autonomes. Insensiblement ces sections se réunissent pour former des *Vereinigtezüge*, qui constituent dans leur dernier état les compagnies qui viendront s'ajouter à chaque régiment d'active et de réserve.

Le 12 août 1915, le ministre de la Guerre allemand donne l'ordre de ne plus créer aucun F. M. G. Z., mais, par contre, de former des sections

complémentaires, ou *Erganzungszüge* (M. G. E. Z.) armées de trois pièces. Ces nouvelles sections servent à grossir les compagnies existantes et donnent ainsi la faculté de dédoubler les compagnies de régiment. Cette répartition des effectifs a pour résultat d'alléger le train de combat.

Au début de 1916 apparaissent des *Maschinengewehr Schuttschutz Trups* (M.G.S.T.), ou compagnies d'élite qui ont surtout donné à Verdun. Ce sont des unités volantes, à 8 pièces, qui passent de régiment en régiment, suivant les circonstances, et reçoivent les ordres du commandant du secteur. Elles sont chargées de missions particulières à remplir dans la zone active. Elles viennent renforcer les autres compagnies au moment où une action va s'engager, ainsi que cela a lieu pour le corps alpin allemand.

Ces mitrailleuses d'élite sont munies d'un appareil *Mundungs Feuerdämpfer* qui est un tube conique vissé sur le canon. Ce dispositif a pour but de masquer les lueurs qui se produisent pendant le tir et d'éviter ainsi le repérage de la mitrailleuse pendant les attaques de nuit.

EPISODES MARITIMES

Un sous-marin est signalé...

Les lignes que l'on va lire ne sont point d'un journaliste dont les événements auraient fait un marin, mais bien d'un vrai marin, qui passe sa vie à la chasse du pirate.

Écrites sans aucun artifice de littérature, elles nous ont semblé si évocatrices, dans leur simplicité, que nous sommes heureux de les publier.

Tout fumant et ruisselant, un torpilleur file à toute allure. Il n'est pas d'un type récent, mais il est bon; il a même été un des meilleurs; il a fait partie de l'escadrille de fer et marche encore à 28 nœuds (51 kilomètres à l'heure).

La mer est grosse et il fait grand vent. L'avant du S... heurte la lame, se soulève et retombe dans un fracas épouvantable; l'eau bouillonnante s'élève, se referme, et pendant plusieurs secondes le S... se trouve enseveli sous une trombe qui ne lui laisse rien de sec.

Les matelots sont là, à l'abri de la cheminée arrière; ils sont transis et mouillés jusqu'aux os. Cet endroit est le poste qui leur offre le plus de sécurité quand il n'y a aucune manœuvre à faire.

Tout à coup, venant de la passerelle, un cri strident se fait entendre. C'est l'alerte. Aussitôt, de tous les coins, des hommes sortent et se ruent à leur poste de combat.

En un clin d'œil, les pièces sont pointées, armées et prêtes à tirer; les tubes lance-torpilles sont prêts à lancer leur engin. En même temps, les machines font entendre un roulement plus précipité : on augmente de vitesse. On a vu un sous-marin.

C'est impressionnant et terrible : le navire, sous la poussée plus violente de ses hélices, bondit vers l'endroit où a été signalé le pirate; il monte, il descend; sa quille et ses hélices sortent de l'eau et font entendre, en retombant, de sinistres craquements.

Les cinquante hommes qui forment l'équipage restent cramponnés à leur poste, recevant sans sourcilier le déluge qui les suffoque et les noie à chaque instant.

Enfin, on aperçoit le pirate; il est à 1.000 mètres. La même voix qui a donné l'alerte crie : « Hausse : 1.000 mètres. Dérive 58. Feu continu. Commencez le feu ! »

Aussitôt un formidable grondement plusieurs fois répété couvre avec un grand fracas les mille bruits que font la tempête et l'orage. Le canon a vomi sa salve : sept longues flammes, aussitôt noyées par la lame en fureur, ont chacune lancé leur obus.

Le sous-marin est encerclé par les gerbes d'eau provoquées par la chute des projectiles; mais il semble qu'aucun ne l'ait touché.

De nouvelles salves retentissent, et le navire tremble dans sa carcasse. Mais, tout à coup, un remous fantastique se produit autour du sous-marin; rapidement, il s'enfonce dans l'eau verdâtre. Il va disparaître!

Alors, une voix tonnante et — si l'on peut dire — blême de fureur, crie : « En avant! à toute puissance! et pare à mouiller les ancres! »

Le navire s'élance de toute la force de ses machines sur l'ennemi qui va disparaître et qu'il faut couler.

Mais il est trop tard : le pirate s'est réfugié sous les eaux, asile inviolable où s'arrête la puissance de l'homme.

Les marins, pâles de colère, impuissants devant l'ennemi qui leur échappe, restent sans paroles. Des yeux ils sondent la mer pour voir si elle ne va pas leur rendre la proie tant convoitée.

Pendant deux heures le navire reste sur les lieux, surveillant l'endroit où a disparu le pirate. Puis le temps commence à s'apaiser et le ciel à s'éclaircir, et le torpilleur S... reprend sa route sur une mer plus propice.

Roger C.

TRIBUNAUX

Une sentinelle tire sur un sergent

Gilbert Lescher, G. V. C. du groupe cantonné à Mitry, comparait hier, devant le deuxième conseil de guerre, sous l'inculpation de violences à un supérieur dans le service. L'accusation représentait le G. V. C. comme un révolté capable de se faire l'agent d'exécution des révoltes sourdes de ses camarades. Précisément, parmi les hommes du poste, un certain mécontentement se manifestait. Ils reprochaient aux chefs de poste de faire leurs rondes sans se munir d'une lanterne. Par contre, les rondes sans falot présentaient l'avantage de tenir les sentinelles en éveil.

Le 30 avril 1916, le sergent Rognier, faisant sa ronde, vers 8 h. 1/2 du soir, à proximité du pont de Compans, était arrêté par la sentinelle Lescher. Le sergent répondit : « Ronde de sous-officier. » Ce à quoi la sentinelle riposta : « Vous n'êtes pas en tenue et vous n'avez pas de falot. Je ne veux pas vous reconnaître, allez-vous-en immédiatement. » Le sous-officier, reculant de quelques pas, voulut cependant traverser la voie. La sentinelle lui interdit de passer, le menaçant de faire feu. Puis, mettant aussitôt sa menace à exécution, il épaula et tira, alors que le sergent Rognier se trouvait à une distance de 20 mètres. Heureusement, le mouvement du sémaphore changeant ses feux avait empêché Lescher de bien ajuster : la balle n'atteignit que le vêtement du sous-officier. Il ne fallut rien moins que l'intervention du garde sémaphore pour empêcher la sentinelle de faire feu à nouveau.

Interrogé le lendemain de la scène, Lescher manifesta le regret de n'avoir pas tué le sergent, dont, dit-il, la mort aurait servi d'exemple.

Devant le conseil, l'inculpé s'est borné à déclarer n'avoir pas reconnu le sergent.

Après un sévère réquisitoire du capitaine Montel et plaidoirie de M^e Alexandre Zévaès, le conseil, accordant les circonstances atténuantes, a condamné Lescher à quatre ans de prison.

Soldat annamite meurtrier

Une rixe éclatait, le 21 juillet dernier, à Bonneuil, entre trois soldats annamites pris de boisson. Un sergent, intervenant, les invita à rentrer dans la péniche leur servant de cantonnement. Ils feignirent d'obéir, mais à peine le sous-officier avait-il le dos tourné que la querelle recommençait.

Au bruit de la lutte, le sergent accourut. Il trouva Tran Van Liong râlant, la poitrine lardée de coups de couteau.

Arrêté, l'Annamite Nyngen Van Can déclara que sa victime avait voulu le frapper et qu'il avait agi en état de légitime défense.

M^e Lœwel a soutenu cette version devant le troisième conseil de guerre, qui a acquitté l'Annamite Nyngen Van Can.

La musique de la Garde républicaine à Londres

LONDRES, 29 septembre. — Le concert organisé au Palace Théâtre en l'honneur de la musique de la Garde républicaine a été l'occasion de démonstrations enthousiastes.

Une foule énorme, massée devant le théâtre, a salué d'acclamations l'arrivée des musiciens de la Garde qu'une nouvelle ovation attendait à leur entrée dans la salle. M. et Mme Lloyd George, lord Reading, « lord chief of Justice », sir Francis Lloyd, major général commandant le district de Londres, et lady Lloyd, le lord maire de Londres, et lady mayress, le vicomte de La Panouse, attaché militaire à l'ambassade de France, et nombre d'officiers français, assistaient au concert.

Le succès de la Garde fut triomphal et l'exécution de la *Marseillaise*, chantée par M. Henri Leoni, provoqua une émouvante manifestation. (Radio.)

LONDRES, 29 septembre. — La musique de la garde républicaine a été reçue à Windsor, dans la matinée, par le roi, qui a conféré l'ordre de Victoria au chef et au sous-chef.

Après l'inspection faite par le roi et la reine, qui étaient accompagnés par la princesse Mary, dans la cour du château, le roi s'est adressé aux musiciens, en français, leur a souhaité la bienvenue et leur a exprimé son plaisir ainsi que celui de la reine.

La musique a joué trois morceaux devant Leurs Majestés, après que le chef et le sous-chef eurent été présentés aux souverains.

Le moratorium des loyers est de nouveau prorogé

Le Journal officiel publie aujourd'hui le nouveau décret relatif à la prorogation des délais en matière de loyer qui n'est que la reproduction exacte du décret du 28 juin dernier.

Le nouveau décret est précédé d'un exposé des motifs où le garde des Sceaux s'exprime en ces termes :

« Nous nous en référons pour son application au rapport qui accompagnait les décrets précédents. Si l'heure n'est pas venue de mettre un terme au régime que ces décrets ont institué, il nous paraît également inopportun d'y introduire de nouvelles modifications, au risque de troubler profondément, après deux ans d'application, les intérêts en cause. Au point où en est arrivée la discussion, c'est au législateur qu'il convient de laisser le soin de concilier ces intérêts et d'apporter au problème des loyers la solution définitive. »

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : Aujourd'hui, 30 septembre, Saint Jérôme; demain, Saint Rémi.

Inauguration de l'Exposition des photographies de la guerre, par le président de la République. (Musée des Arts décoratifs. Pavillon de Marsan.) Ouverte au public, demain dimanche.

NOUVELLES DES COURS

— LL. MM. le roi et la reine d'Espagne et les infants vont quitter Saint-Sébastien pour rentrer à Madrid.

CORPS DIPLOMATIQUE

De Copenhague : Une foule assistait à l'embarquement pour New-York de S. Exc. l'ambassadeur américain à Berlin et de Mme Gérard. Les membres des légations de France, d'Angleterre et des Etats-Unis au Danemark sont venus saluer au départ M. et Mme Gérard.

L'ambassadeur s'est montré particulièrement heureux de se rencontrer avec l'attaché naval de France, le capitaine de vaisseau de Faramond, qu'il a connu à Berlin.

INFORMATIONS

— On annonce de Rio de Janeiro que le sénateur Ruy Barbosa partira pour Paris, avec sa famille, le 25 octobre, à bord du vapeur anglais *Araguaya*. Il visitera ensuite Londres, Rome et Lisbonne.

— Le marquis de Brazais, lieutenant au 1^{er} chasseurs à cheval, a été décoré de la croix de guerre, après les derniers combats, sur le front de la Somme.

BIENFAISANCE

— Le Bazar de la Charité prépare, pour le commencement de décembre, une période de vente d'objets d'étranges, fabriqués par les aveugles mutilés et les veuves de la guerre. Une cinquantaine de comptoirs y seront installés.

MARIAGES

— A Boston vient d'être célébré le mariage de la comtesse de Pierrefeu, née Tudor, avec M. Joseph Leland. La nouvelle mariée, veuve du comte de Pierrefeu, tué au début de la guerre, s'était dévouée depuis ce temps aux soins des blessés de l'hôpital qu'elle avait fondé à Dinard.

DEUILS

Morts pour la France : ROBERT HEUX, sergent d'infanterie, ancien député de l'Oise; GEORGES MANY, médecin auxiliaire; JEAN DE VAULGRENANT, lieutenant au 1^{er} chasseurs à pied; ANDRÉ CERNESON, lieutenant d'infanterie, auditeur à la cour des Comptes; JOSEPH ODOBER, lieutenant de zouaves; PIERRE DE LA COMBLE, sous-lieutenant de chasseurs alpins; PAUL RÉNIER, du 57^e chasseurs à pied.

Nous apprenons la mort :

De Mme veuve Bergeron, décédée à Périgueux, à soixante-dix-sept ans; mère de l'attaché d'intendance et du conseiller référendaire à la cour des Comptes;

De M. Louis Bellier, architecte honoraire de la ville de Calais, décédé à Grenoble, à quatre-vingt-sept ans;

De Mme Adrien Vittu de Kerraoul, née Marthe Auzanet.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-44 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

LA ROBE-MANTEAU

Peut-on désigner autrement ces robes à demi vagues qui sont une des nouveautés à succès de cette saison ? Elles ont un peu l'air d'être faites pour de futures mamans, tant elles laissent d'imprécision à la taille, et ressemblent beaucoup plus à des manteaux dont on ne verrait pas la fermeture qu'à des robes.

La confusion est d'autant plus facile à faire actuellement entre manteaux et robes que ces dernières se portent sans guimpes et sans encolures de tulle, de mousseline ou de dentelle, qui les complétaient presque toutes depuis plusieurs années. On est un peu étonné d'abord de voir le lainage voisinier tout sèchement avec le cou, mais la cravate de fourrure vient heureusement adoucir ce contact. Le modèle croqué ici est en gabardine « ficelle », simplement garni de grosses piqures vieux bleu au col et à la partie formant ceinture; de larges boutonniers et des boutons de passementerie, également vieux bleu, en complètent l'ornementation. Sous l'empiedement tout plat est montée une robe froncée dont la jupe est encore élargie par un soufflet de chaque côté. La large ceinture retient l'ampleur sans dessiner la taille.



Robe de gabardine « ficelle »

Jeanne Farmant.

Les Reliures d'Excelsior

Pour conserver et assurer le classement des numéros au fur et à mesure de leur apparition

En raison de l'augmentation croissante des matières premières, nous nous trouvons dans l'obligation de modifier comme ci-dessous les prix de nos reliures, à partir du 1^{er} octobre 1916 :

Notre reliure électrique, à nos bureaux...	3.75
Par poste, recommandé...	4.50
Cartonnage élégant, à nos bureaux...	2.20
Par poste, recommandé...	2.75

Ayuntamiento de Madrid

Petite gazette de la Comédie

Quand, à la matinée du dimanche 17 septembre, je me plaisais à regarder la mignonne interprète de *Fanchette du Mariage de Figaro*, Mlle Y. Lifraud, je ne me doutais pas que onze jours après nous accompagnerions au cimetière sa dénouille mortelle ! On m'a dit, depuis, que Mlle Lifraud souffrait déjà beaucoup dimanche, mais l'action de la scène est si puissante qu'elle en arrive à suspendre chez l'acteur jusqu'à la douleur physique qu'il retrouvera, hélas ! décaplée à son retour dans la coulisse. Ce nouveau deuil a vivement affecté toute la Maison et de nombreux habitués, parce que Mlle Lifraud était, avant tout, une comédienne de répertoire. A la suite de son excellent début dans *Agnès de L'Ecole des Femmes*, le 24 octobre 1907, elle joua toutes les ingénues de nos classiques : la Marianne du *Tartuffe* et celle de *L'Avare*, Lucile du *Dépit amoureux*, Lucinde du *Médecin malgré lui*, Isabelle des *Plaideurs*, etc., etc. Elle joua même Rosine du *Barbier de Séville*, qui « dépassait » un peu son emploi. Elle fut une exquise interprète d'Alfred de Musset; nous ne l'oublierons ni dans *Cécile de Il ne faut jurer de rien*, ni surtout dans *Rosette de On ne badine pas avec l'Amour*, que l'on aurait bien pu lui laisser lors de la récente reprise. Elle interpréta d'ailleurs un grand nombre de rôles du théâtre moderne et contemporain : Jacqueline du *Bonhomme Jadis*; Léonie de *Bataille de dames*; Blanche de *La Joie fait peur*; Suzel de *L'Ami Fritz*; Cécile de *L'Aventurière*; Diane du *Marquis de Villemor*; la Fée Urgèle du *Baiser*; Junia de *Rome vaincue*; Irène de *Sapho*; Sylvette des *Romanesques*; la Bergère de *Il était une bergère*; la sous-préfète du *Monde où l'on s'ennuie*; etc., etc.; le samedi 16 septembre, elle jouait encore Bianca de la *Mégère apprivoisée*. Depuis quelque temps, Mlle Lifraud était devenue triste à cause de... l'encombrement de son emploi à la Comédie. J'effleure ici un sujet délicat, d'intérêt général, sur lequel je me propose de revenir souvent. J'en résume aujourd'hui la conclusion dans une formule : Au bout de cinq années d'essai, la Comédie-Française a le devoir de garantir l'avenir des artistes qu'elle conserve en leur assurant non seulement une suffisante part dans la répartition des fonds, mais aussi une belle place dans la distribution des rôles. Pour atteindre ce double but il suffirait de restreindre le nombre des engagements nouveaux et de se défaire au fur et à mesure des artistes à l'essai reconnus incapables de rendre à la Maison de réels services.

Il faudrait aussi obtenir des chefs d'emploi un peu plus de complaisance à l'égard de leurs « doubles ». Que les mêmes comédiens soient sans cesse sur la brèche en ce moment, rien de plus naturel; mais les femmes ne sont pas mobilisées, et la Maison en possède un choix nombreux et varié. Eh bien ! pour m'en tenir au fait du jour... Mme Lara a joué dimanche *La Marche nuptiale*; mardi, *Riquet à la houppe*; mercredi, *Le Marquis de Villemor*; jeudi, elle devait interpréter *Les Affaires sont les Affaires*; une bande apposée sur les affiches en dernière heure a substitué à son nom celui de Mlle Gabrielle Robinne; n'aurait-on pu alléger la tâche de Mme Lara en prenant plus tôt la décision de la remplacer dans Germaine Lechat ?

Ce personnage de Germaine n'a eu que deux titulaires à la Comédie. Mme Lara le créa le 20 avril 1903; Mlle Geniat eut l'occasion de doubler son aînée dès le 13 novembre de la même année. De cette date à son départ de la Maison, en 1913, Mlle Geniat remplaça maintes fois Mme Lara qui pourtant incarnera le plus souvent possible sa création où elle est, d'ailleurs, très remarquable... L'interprétation de Mlle Gabrielle Robinne, fort intéressante, diffère sensiblement de celle de Mme Lara. Celle-ci fait de Germaine une révoltée par tempérament, une femme douée d'une fermeté implacable, prête à entrer en lutte contre les iniquités sociales. Mlle Robinne nous montre une Germaine dont les rancœurs, les révoltes ne sont dues qu'à sa situation; par instants, un geste, un sourire révéleront la femme sociable, presque mondaine; au troisième acte, elle se serre contre Lucien Garrand, en recherchant sa protection, tandis que Mme Lara a vraiment l'air de défendre Lucien. Le Roy, dans ce personnage, a bien voulu tenir compte de mon observation; son attitude énergique et douce à la fois, son ton, vigoureux d'accent, mais sans brutalité, s'opposent maintenant à l'exaltation de Germaine. Féraudy obtient son triomphe habituel en compagnie de Mme Pierson, simplement parfaite dans Mme Lechat qui lui convient mieux que la marquise de Villemor.

En matinée, magnifique rentrée de Mme Weber dans Agrippine; au cinquième acte, à la fin de son apostrophe à Néron, la salle entière acclame longuement la grande artiste. *Britannicus* est suivi de *Le Tartuffe ou L'Imposteur*. Le chef-d'œuvre de Molière est ainsi affiché avec Bernard, rond et rude Orgon, qui sera excellent lorsqu'il aura émondé son interprétation de quelques vers faux qui la gâtent un peu, Silvain, souple et avide Tartuffe, et Mlle Cécile Sorel qui, en reprenant Elmire, redonne au rôle un éclat et un « montant » d'une agréable saveur.

Emile Mas.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'Excelsior. Demander conditions spéciales à nos bureaux.

THÉÂTRES

Au Trianon-Lyrique. — La réouverture du Trianon-Lyrique aura lieu le vendredi 6 octobre avec *François les Bas-Bleus*.

Aux Variétés. — On annonce la dernière de la revue actuelle et la fin d'une direction intermédiaire.

M. Max Dearly devient directeur de cette scène jusqu'à la fin des hostilités. Il l'inaugurera, a-t-il confié, à notre confrère Gaston Lebel par une reprise de *Kit* à laquelle succédera une pièce nouvelle en trois actes, *Moune*, adaptée de l'anglais par Albert Willemetz. On sait que la revue *Tout avance* était de cet auteur. Elle ne quitte les Variétés que pour s'installer au Gymnase.

Au théâtre Michel. — La revue *Bravo!* ne se donne en matinée que le dimanche.

Théâtre Réjane. — Les merveilleux films officiels anglais n'auront plus qu'un nombre très restreint de représentations; la dernière doit avoir lieu irrévocablement dimanche soir. Ce soir samedi et dimanche, deux dernières soirées; dimanche, deux matinées: à 2 h. 15 et 4 h. 30.

La musique royale belge. — Demain 1^{er} octobre, à 2 h. 30 précises, dans le jardin du Luxembourg, concert populaire donné au bénéfice du Vestiaire de l'Œuvre française « la Fraternité des Artistes », avec concours de la musique royale du 1^{er} régiment des Guides belges.

A Ba-Ta-Clan. — Aujourd'hui, à Ba-Ta-Clan, matinée à 2 h. 30: *Ca gaze*, revue à grand spectacle. Soirée à 8 h. 30. Demain, matinée à 2 h. 30.

SAMEDI 30 SEPTEMBRE

Comédie-Française. — A 8 h. 30, *la Revanche d'Iris*, *l'Avare*.
Opéra-Comique. — A 8 h. 15, *la Tosca*.
Odéon. — A 7 h. 15, *la Jeunesse des Mousquetaires*.
Athénée. — A 8 h. 30, *Un fil à la patte*.
Gymnase. — A 8 h. 30, *le Grand Raymond*.
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, tous les soirs (mat. dimanche et jeudi), *le Maître de forges*.
Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *le Sphinx*.
Th. Michel. — A 8 h. 45, *Bravo!*
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son filleul*.
Châtelet. — A 8 heures, *les Exploits d'une petite Française*.
Apollo. — A 8 h. 15, *la Demoiselle du Printemps*.
Ba-Ta-Clan. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *Ca gaze*.
Cluny. — A 8 h. 30, *le Père la Pudeur*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *Monsieur Maxime*, etc.

Théâtre Impérial. — A 8 h. 15, *la Leçon de danse*.
Renaissance. — A 8 h. 30, *l'Hôtel du Libre Echange*.
Variétés. — A 8 h. 30, *Tout avance* (dernière).
Vaudeville. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *la Bataille de la Somme*, Paris pendant la guerre (grande revue cinématographique).

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Tél. Cent. 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.
Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *l'Encreinte du Passé*, l'Alsace à la France. Loc., 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél.: Marc. 16-73.
Omnia-Pathé. — *La Pupille*, l'Erreur de Rigadin, l'Aviation française aux armées.
Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir.

LES SPORTS

FOOTBALL ASSOCIATION

Le 20^e corps jouera demain à Paris. — L'équipe sélectionnée du 20^e corps, comprenant les internationaux Chayrigues, Lhermitte et Gastiger, a obtenu l'autorisation de venir jouer demain à Paris. Elle rencontre, au Chevaleret, à Ivry, une équipe mixte de l'A.S. Française et de l'Army Service Corps.

TIR

U.S.T.F. — Les résultats de la séance de tir du jeudi 21 septembre au stand militaire d'Auteuil, où 62 tireurs se sont présentés, ont donné les classements ci-après: Distance 200 mètres, tir sur silhouette buste, position du tireur debout sur appui, maximum 8 points en 4 balles. Ont obtenu le maximum: MM. Papiau, Grunewald, Chéze, A. Citron, Colin. — 2^e série, soit 7 points en 4 balles: MM. Gigant, Ferracci, Chevallier, Chaumette, Glazot, R. Fournier. — 3^e série, soit 6 points en 4 balles: MM. Pretou, Alary, Lempereur, Hürstel, Mulard, A. Perrot, L. Citron.

Concours Ménessier, maximum 10 points en 4 balles. Ont obtenu le maximum: MM. A. Perrot, Laromiguière, A. Citron, Alary. — 2^e série, soit 9 points en 4 balles: MM. R. Fournier, Cassé. — 3^e série, soit 8 points en 4 balles: MM. Glazot, F. Champlon, Chaumette, Varrillon. — 4^e série, soit 7 points en 4 balles: MM. Gigant, Pretou, Van Laere.

La Bourse de Paris
DU 29 SEPTEMBRE 1916

Le marché a été un peu plus calme, aujourd'hui, mais non dépourvu de fermeté dans l'ensemble.

Nos rentes sont irrégulières, tandis que le 5 0/0 se retrouve à 90, le 3 0/0 fléchit à nouveau à 62.15. Dans le groupe des fonds étrangers, le Consolidé Russe progresse à 73.10, Extérieure réalisée.

Les Etablissements de crédit n'ont donné lieu qu'à de rares transactions aux environs de leur niveau précédent. Grands Chemins français généralement réalisés. Nord, 1386; Est, 812; Lignes espagnoles calmes.

Parmi les Cuprifères, le Rio se retrouve sans grand changement à 1756; Boléo, 835, au lieu de 840.

En banque, reprise des Industrielles russes. Fermeté des Caoutchoutières.

COURS DES CHANGES

Londres, 27.86 1/2; Suisse, 110; Amsterdam, 239; Pétersbourg, 186 1/2; New-York, 585; Italie, 90 1/2; Barcelone, 587.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos: Cuivre Chili disp., 118; cuivre, liv. 3 mois, 115; Electrolytique, 138; Etain, compt., 174 1/2; étain liv. 3 mois, 174 3/4; Plomb anglais, 30 1/2; Zinc, comptant, 52; Argent, l'once 31 gr. 1035, 32 d. 7/8.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

CREDIT LYONNAIS

Emprunt français 5 0/0

AVIS

En vue de faciliter à sa clientèle une participation plus large à l'EMPRUNT NATIONAL 5 0/0, le CREDIT LYONNAIS, à Paris, reçoit dès aujourd'hui et sans frais, comme versement de souscription, la plupart des coupons échéant en octobre, novembre, décembre 1916 et janvier 1917, et notamment ceux des:

Rentes françaises et Obligations: Ville de Paris, Crédit Foncier de France, Chemins de fer français, etc.

Fonds d'Etats étrangers, Emprunts de villes étrangères, Obligations de Chemins de fer étrangers, et des Valeurs Industrielles françaises et étrangères, etc.

AU LOUVRE

PARIS LUNDI 2 OCTOBRE PARIS

EXPOSITION GÉNÉRALE

des Nouveautés d'Hiver

FEUILLETON D'« EXCELSIOR » DU 30 SEPTEMBRE 1916

14

L'AMMONITE D'OR

Roman inédit

PAR

RODOLPHE BRINGER

J'ai passé la matinée à ma fenêtre à regarder de tous mes yeux, à chaque instant découvrant quelque chose de plus pittoresque dans le large panorama qui m'entourait.

Mon oncle était de fort méchante humeur; durant tout le déjeuner, il n'a fait que bougonner contre ce temps de chien qui l'empêchait d'aller faire sa promenade journalière sur la falaise.

C'est que l'endroit est particulièrement dangereux quand il a neigé; on ne sait où l'on marche, et l'on peut rencontrer une crevasse dissimulée; avant d'avoir pu dire ouf, on s'abîmerait sur la grève.

Pourtant, à l'heure de la marée, il n'a pu s'empêcher d'aller sur la plage malgré tout ce que Pénélope et moi avons pu lui dire...

Je suis remontée à mon observatoire, pensant que la marée descendante serait curieuse à observer. En effet, la mer, qui battait la neige, en se retirant a laissé entre l'éclatante blancheur du rivage et l'obscurité de ses flots une large bande jaune d'or qui, à chaque minute, allait s'élargissant. En clignant de l'œil, le spectacle était ravissant.

Je ne pouvais me lasser de regarder, quand, tout à coup, j'ai entendu un grand cri.

— Pénélope, avez-vous entendu?
 — Oui, mademoiselle, il me semble qu'on a crié.
 — Du côté de la plage, n'est-ce pas?
 — Oui! du côté de la plage!
 — Pourvu qu'il ne soit rien arrivé à mon oncle!
 — Que voulez-vous qu'il lui arrive!

Mais ce cri m'avait effrayée, et avec Pénélope j'ai couru à la terrasse d'où l'on domine les Roches-Noires.

Mon oncle était là, penché sur quelque chose de noir; puis il s'est relevé et, se tournant vers Villers, il s'est mis à crier:

— A moi! au secours! à l'aide!

Je tremblais comme une feuille! Que pouvait-il bien être arrivé?

— Vite, Pénélope! Père Chalut! courons.

Et, sans prendre le temps de me chauffer plus confortablement, avec mes fines pantoufles d'apartement j'ai dégringolé vers la grève, accompagnée de Pénélope et du père Chalut, qui avait peine à nous suivre.

Des gens nous avaient déjà précédés; à l'appel de mon oncle, une dizaine de personnes étaient accourues, et nous n'étions pas à mi-chemin des Roches-Noires que déjà nous voyions se diriger vers nous un groupe de gens portant quelque chose de lourd, précédé par mon oncle, qui faisait de grands gestes avec son parapluie.

En trois bonds, je fus près de lui.

— Que vous est-il arrivé, mon oncle?

— A moi rien, mon enfant! Mais c'est M. Margerie qui a dégringolé de la falaise, le pauvre garçon!

Alors, je m'aperçus que ce que les hommes portaient était un homme inerte, le visage recouvert de son manteau, et laissant derrière lui une longue traînée de sang.

J'étais toute pâle et toute tremblante.

— Il est mort? demandai-je tout bas à mon oncle.

— J'en ai bien peur! me répondit-il entre ses dents.

Cependant, les hommes qui portaient le pauvre jeune homme étaient arrivés au commencement de la jetée, et l'un d'eux demanda:

— Faut-il le porter à l'hôtel du Calvados?

— Non! non! chez moi, fit mon oncle; c'est mon ami: il sera mieux soigné chez moi qu'à son hôtel.

Et les hommes se mirent à gravir le chemin escarpé qui conduit à la villa de mon oncle.

Pénélope, courez donc chercher le médecin, fit mon oncle.

Pénélope disparut au coin de la rue.

Je marchais près de mon oncle. Et je pensais à ce pauvre garçon, tout à l'heure encore si plein de vie, et qui en ce moment était cette chose inerte que quatre hommes transportaient, perdant son sang goutte à goutte. Et l'aversion que j'avais pour lui, doucement, s'échappait de moi, goutte à goutte aussi comme ce sang qui étoilait la neige de petites taches pourpres. Et tout bas je me répétais:

— Il est mort! Il est mort!

Enfin, on arriva à la villa.

Black était sur le seuil de la porte. Comme s'il eût compris, il se rangea, la tête basse, la queue entre les jambes, au lieu d'aboyer, de sauter, de gambader, comme il avait l'habitude de le faire. Indifférent, Follette faisait le gros dos et se frottait, câline, aux balustres de l'escalier.

On monta le blessé, ou le mort, dans la chambre d'ami; je demeurai en bas; au même moment, le docteur arriva, tout essoufflé.

C'est un vieillard, long et sec, longtemps médecin de la marine, mais très bon, très dévoué.

— Montez, docteur! Mais j'ai bien peur que vous n'arriviez trop tard.

— Peut-on savoir!

Et quatre à quatre, de ses longues jambes nerveuses, il escalada l'escalier. Pénélope le suivit; je demeurai dans le corridor, la tête perdue.

Pour assainir la bouche,
Raffermer les dents déchaussées,
Calmer les gencives douloureuses,
le **Coaltar Saponiné Le Beuf**
est un produit de premier choix.

Se méfier des imitations que le
succès de ce produit bien français a
fait naître.

DANS LES PHARMACIES

APRÈS et ENTRE les REPAS

**PASTILLES
VICHY-ÉTAT**

HYGIÈNE de la BOUCHE et de l'ESTOMAC

Boîtes de 0^{fr}50 - 1^{fr} - 2^{fr} - et 5^{fr}.

SAVON TRICAP

SANS RIVAL
POUR BLANCHIR et ADOUCIR LA PEAU

ACHETONS TRÈS CHER COMPTANT

TOUTES VOITURES ET CAMIONS

Paris-Province

100 Voitures récentes

A VENDRE

VENTES SPORTIVES, 15 Av. de la Révolte, NEUILLY-SUR-SEINE

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

13 fr.



MANTEAU en belle
cheviotte
bare pure laine noire ou
bleu marine, devant orné
martingale, dos vague,
col aviateur.
longueur 1^{re} 25.
Exceptionnel... **38 fr.**
CHAPEAU velours
orné de 2 épingles... **13 fr.**

15 fr.



CASAQUE crêpe
de Chine
garnie fourrure, jours
et boutons. Se fait en
noir, crème, marine,
gris, nattier, champagne,
violet, rose
et ciel.
15 fr.
A la Samaritaine.

SAMARITAINE

PARIS

Lundi 2 Octobre et Jours suivants

**NOUVEAUTÉS
d'HIVER**

A tous les Comptoirs
NOUVELLES OCCASIONS

Élégant **MANTELET FOURRURE**

En chèvre, façon skunks
1^{er} choix. A la Samaritaine **39 fr.**
Le Manchon tonneau, assorti **25 fr.**

PEIGNOIR en pique, fond marine
ou noir,
pouvant se porter avec
ou sans ceinture... **5 90**

PELISSE en tissu caoutchouté,
kaki ou marine
(3 et 4 ans)... **12 90**
2^{fr} supplément par 10 jusqu'à 1^{re} 10
(Comptoir des Fillettes).

6.90



GRAVATE fourrure.
ornée têtes et queues.
En Renard Dog,
façon Sitka... **39 fr.**
Prix...
Le Manchon
assorti... **29 fr.**
CHAPEAU
tissu caoutchouté. **6.90**

9.75



COSTUME TAILLEUR
belle ch-votte noire,
marine, horizon, kaki ou
grise, jaquette doublée
mi-soie,
col fourrure,
jupe avec plis. **59 fr.**
CHAPEAU velours **9.75**

Communiqués

A l'occasion de la rentrée des classes des écoles communales, la municipalité de Montrouge a décidé de réunir les élèves à la mairie lundi, à 2 heures, sous la présidence d'honneur de MM. les sénateurs de la Seine, de M. l'inspecteur de l'enseignement primaire, pour célébrer la mémoire des instituteurs et des Montrougiens morts pour la patrie.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

La chasse en Sologne

En vue de faciliter les déplacements des chasseurs désireux d'assister, en Sologne, aux battues autorisées, la Compagnie d'Orléans a décidé de faire arrêter, les samedis et veilles fêtes, le train express, partant de Paris-Quai d'Orsay à 19 h. 05 aux trois stations de la Ferté-Saint-Aubin (21 h. 19), La Motte-Beuvron (21 h. 32) et Salbris (21 h. 48). Cet arrêt subsistera du samedi 30 septembre 1916 au 1^{er} mars 1917.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tous faits pittoresques

Les hommes descendirent; je leur offris à boire et les interrogeai. Mais ils ne savaient rien.

— J'ai entendu crier au secours! J'ai couru, et j'ai trouvé M. Rabourdin qui, penché vers un jeune homme étendu à ses pieds, élançait avec son mouchoir le sang qui coulait d'un grand trou que le blessé avait à la tête.

— Et vous ne savez pas comment l'accident est arrivé?

— Il a dû dégringoler de la falaise; c'est si traitre, la falaise, quand il a tombé de la neige; nous qui sommes du pays nous n'osons pas nous y aventurer.

Les hommes partirent. Je demeurai seule, anéantie, sans penser, assise sur un des fauteuils de rotin qui sont dans l'antichambre. Je demeurai là longtemps. Là-haut, j'entendais chuchoter, puis la jambe de bois du père Chalut qui béquillait sur le plancher. Deux ou trois fois, Pénélope descendit en avalanche puis remonta, portant quelque chose dont le médecin devait avoir besoin. Black était près de moi et, doucement, silencieusement, léchait mes mains.

Enfin, la porte de la chambre s'ouvrit et le docteur, suivi de mon oncle et du père Chalut, descendirent.

— Alors, vous croyez... demandait mon oncle.

— Ma foi, à vrai dire, je n'en sais rien. Il peut passer sans avoir repris connaissance; il peut mourir dans huit jours d'une fièvre cérébrale; il peut traîner des mois et rester idiot tout le restant de ses jours, comme, après-demain, il peut être sur pied; sait-on jamais!

— Tenez, sur le Magenta, j'ai vu un gabier qui avait reçu un mât sur la tête, le crâne ouvert, avec un trou comme ça: on voyait la cervelle. Trente-six heures durant, il demeura sans mouvement; déjà on préparait le boulet qui devait l'envoyer par le fond; huit jours après, il était avec les camarades sur les barres de perroquet, gai

comme un pinson et comme si rien ne lui était advenu. Aussi, je ne peux rien dire. En tout cas, dès qu'il y aura du nouveau, faites-moi prévenir.

Et le médecin disparut.

— Enfin, mon oncle, comment cela s'est-il passé?

— Je n'en sais rien! J'ai entendu un cri, j'ai relevé la tête et j'ai vu une boule de neige qui dégringolait la falaise; une avalanche, quoi! En bas, la boule s'est effondrée, et j'ai aperçu ce pauvre Margerie avec un trou à la tête, grand comme le poing. Maintenant, il est facile de deviner ce qui s'est passé. Il a voulu s'approcher trop près du bord; la neige masquait une crevasse; le pied lui a manqué, et voilà! C'est une victime de la science!

Mais à ce moment, Pénélope a descendu l'escalier comme un ouragan et en tempête a pénétré dans la salle à manger où nous nous trouvions.

— Eh bien?

— Ah! monsieur, voyez ce que ce pauvre monsieur avait dans la main.

Et Pénélope a remis quelque chose à mon oncle. Alors, ce cher oncle Hugues est devenu rouge, puis bleu, puis vert. Je me suis précipitée vers lui, mais il m'a écartée du geste, et élevant dans ses doigts quelque chose qui brillait :

— C'est elle! mon Dieu! C'est elle! L'Ammonite d'or! Je savais bien qu'elle existait!

Puis, il s'est affalé dans un fauteuil, tremblant, égaré, fou de joie. Bien qu'il fit un froid intense, de grosses gouttes de sueur ruisselaient sur son front; toute sa face riait, et il cajolait la coquille brillante, la caressait, lui parlait, comme une mère ferait à l'enfant qui vient d'échapper à un gros danger.

— Comme elle est belle! Comme elle est lisse, si uniformément métallisée, sans aucune tache, sans aucune tare! Ne dirait-on pas qu'elle sort des mains du doreur! C'est l'Ammonite d'or, splen-

dide et rutilante! Oh! qu'est-ce qu'ils vont dire, au Muséum, quand ils sauront que je l'ai enfin trouvée, l'Ammonite d'or!

Mais il s'arrêta net. Soudainement, sa figure devint terreuse. On eût dit que tout à coup il venait d'être étreint par une terrible angoisse, et, dressé d'un seul coup, jetant sur le tapis de la table la coquille brillante et jaunâtre :

— Mais ce n'est pas moi qui l'ai trouvée, l'Ammonite d'or! Ce n'est pas à moi qu'en reviendra la gloire! C'est lui, là-haut! C'est lui!

Et, le poing tendu vers le plafond, en un geste d'indicible haine :

— Ah! voleur! voleur!

Et il s'abattit sur son fauteuil, sanglotant, tout le corps secoué de longs frissons.

Jeus grand-peur.

Je me jetai vers lui; je l'entourai de mes bras.

— Voyons, mon oncle! vous vous rendez malade! Je vous en prie, revenez à vous!

Mais il ne voulait rien entendre.

Cela dura longtemps.

J'étais seule avec lui. Pénélope remonta là-haut, auprès du blessé. Le père Chalut parti chez le pharmacien, je ne savais que faire, et de tout mon cœur je maudissais l'autre, là-haut, dont l'arrivée parmi nous avait tant bouleversé notre existence.

Enfin, mon oncle releva la tête, et il me parut que sa figure avait effroyablement vieilli.

— Je te demande pardon! fit-il, je n'ai pas été maître d'un premier mouvement. Pense que l'Ammonite d'or a été le rêve de toute ma vie! Mais, c'est égal! Je suis un homme, et je n'aurais pas dû me laisser aller ainsi comme une fillette.

Sa voix était lamentable, et il me fit une peine énorme à l'entendre parler ainsi.

(A suivre.)

Les mesures d'hygiène dans les camps de prisonniers



On sait que les derniers combats du Nord ont permis aux Français et aux Anglais de capturer de très nombreux prisonniers. Ceux-ci, comme ceux qui étaient tombés en nos mains dans les affaires précédentes, ont été centralisés sur une gare régulatrice, où le premier soin de leurs gardiens a été de leur imposer une mesure d'hygiène dont la nécessité se faisait sentir.